BS2423
.2.S79

10.28.07.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Division BS2423

Section .2.S79

JÉSUS-CHRIST

AVANT SON MINISTÈRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Sermons. — La Vie éternelle. La certitude. La Double Devise. La vraie Liberté. Le Silence dans l'épreuve. Les Visions. L'Esprit. L'Ivraie. Capital et Intérêt. L'Esprit de juge-jugement. Les Semailles. Deux Regards. Le Pardon. — 1 vol. in-12, 1904 . . . . . 3 fr. 50

La Palestine au temps de Jésus-Christ, *d'après le Nouveau Testament, l'historien Flavius Josèphe et les Talmuds,* 6e édition. Un vol. in-8°. 1897. . . . . 7 fr. 50
(Cet ouvrage a été traduit en anglais).

Le Château de Talcy (*Loir-et-Cher*). — 1 vol. in-12. 1883 . . . . . 2 fr. »

Le Nouveau Testament, *traduit sur le texte comparé des meilleures éditions critiques, avec une Introduction générale, des Préfaces à chaque livre, et des notes.* — 1 vol. gr. in-8°. relié. 1889 . . . . . 20 fr. »
— Edition populaire, — 1 vol. in-18 relié. . 4 fr. »

L'autorité de la Bible et la critique. — Gr. in-8°. 1891 . . . . . 1 fr. »

La Prédication d'Eugène Bersier. — Gr. in-8°. 1893 . . . . . 1 fr. »

Jésus-Christ, sa personne, son autorité, son œuvre :

I. *Jésus-Christ avant son Ministère.* — 4e édit. 1 vol. in-12. 1895. . . . . 3 fr. 50

II. *Jésus-Christ pendant son ministère.* 2e édit. 1 vol. in-12. 1897. . . . . 3 fr. 50

III. *La mort et la résurrection de Jésus-Christ.* — 1 vol. in-12. 1898 . . . . 3 fr. 50

(Ces trois volumes ont été traduits en anglais)

EDMOND STAPFER

Doyen de la Faculté de Théologie protestante de Paris

JÉSUS-CHRIST

AVANT

SON MINISTÈRE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

Tous droits réservés

JÉSUS-CHRIST

SA PERSONNE, SON AUTORITÉ, SON ŒUVRE

TOME PREMIER

Jésus-Christ avant son ministère

PRÉFACE

PRÉFACE

Jésus-Christ, sa personne, son autorité, son œuvre, *tel est le titre d'un ouvrage que je me propose d'écrire. Dans le premier volume, que je publie aujourd'hui, je veux essayer de raconter la vie de Jésus avant son ministère.*

Du temps qui s'écoula pour lui jusqu'à la trentième année, nous ne savons que ce que les Évangélistes Matthieu et Luc nous ont conservé. Mais ce n'est pas des faits qu'ils exposent que je tirerai les pages qui suivent. A leurs touchants récits de l'enfance de Jésus, il n'y a, me semble-t-il, rien à ajouter et rien à retranchre, et l'intense poésie qui se dégage de ces

merveilleuses histoires défie toute critique. On les gâte en les touchant. Mon but, d'ailleurs, n'est nullement de répéter le peu que nous savons de la jeunesse de Jésus ; il est de chercher ce qui ne nous a pas été dit.

Les premiers chrétiens, surpris de la sobriété des récits évangéliques, ont essayé de suppléer au silence de l'histoire, et ont composé des Évangiles apocryphes de l'enfance. Je tente un travail de ce genre; mais ce n'est pas une œuvre d'imagination pure, comme celle des auteurs des légendes antiques, que j'ai l'intention d'écrire. Je voudrais dire ce qu'a dû être la vie de Jésus jusqu'à trente ans, en tirant des faits connus quelques faits inconnus, et en me bornant à observer et à raconter.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Comment Jésus a-t-il pu se croire et se dire le Messie ?

Dans la première moitié du XIX^e^ siècle, lorsque la critique historique, avec ses méthodes sûres et sévères, s'est appliquée pour la première fois aux Évangiles, on a répondu : Jésus ne s'est jamais cru le Messie. Il n'a dû sa fortune qu'à l'enthousiasme de disciples exaltés qui, après la mort de leur Maître, lui ont attribué de bonne foi des actes qu'il n'avait pas accomplis et des paroles qu'il n'avait pas prononcées.

Mais cette solution de la question a été vite dé-

passée. La critique a continué son œuvre, et quarante années de travaux patients et consciencieux ont obligé l'historien impartial à renoncer à cette explication. Il a été démontré, avec la plus rigoureuse certitude, que Jésus s'est rendu à lui-même le plus surprenant des témoignages, et qu'il s'est bien réellement cru et dit le Messie attendu par son peuple.

Alors est venue l'explication de Renan. Jésus a prêché d'abord la religion pure de l'Esprit, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, le règne de la charité et du bonheur par la fraternité universelle. Et puis, enivré par son succès, il s'est laissé nommer Fils de David, c'est-à-dire Messie, et, peu à peu, par une sorte de supercherie inconsciente, et sous l'empire d'une illusion dont il n'était dupe qu'à moitié, il a cru à sa Messianité. Il s'est figuré que les espérances apocalyptiques de son peuple se réaliseraient prochainement en sa propre personne, et il est mort victime de cette sainte et religieuse folie.

Pour Renan, Jésus s'explique d'un seul mot: le charme. Ce mot, pensait-il, résout l'énigme

de sa vie. Il a charmé les foules, ses disciples, les femmes, les pauvres, les malades, et il a fini par se charmer lui-même. Le pieux et doux Rabbi était avant tout un charmeur, et tout devient clair quand on se pénètre bien de ce que renferme ce mot : le charme. Parlait-il ? sa parole charmait. C'étaient, dans les premiers mois du ministère de Galilée, des préceptes pleins de douceur, des mots exquis qui consolaient, de délicieuses paraboles qui enchantaient les multitudes. Par le charme s'expliquent aussi toutes ses guérisons, car il est incontestable qu'il en a opéré. Le contact de sa personne, le son de sa voix, son visage aussi, tout en lui était charmant, tout en lui était d'une douceur exquise et d'une suave bonté.

Puis, sont venus les mauvais jours. L'envie et la haine l'ont poursuivi comme elles poursuivent toujours ceux qui réussissent et sont beaucoup aimés. Jésus alors, par une réaction naturelle, a senti grandir sa confiance en lui-même. Trompé autant par l'enthousiasme qu'il continuait d'inspirer que par l'opposition contre lui, qui allait aussi s'affirmant davantage, il a eu la naïveté

de se croire le Messie ; et, s'exaltant jusqu'au martyre, il a été crucifié, il est mort.

Mais le souvenir qu'il avait laissé était là avec son charme qui allait grandissant, car la mort grandit toujours, et transfigure. Ce souvenir devait, les circonstances historiques aidant, lui enfanter des disciples, lui donner une Église, lui conquérir le monde.

Le point de départ des triomphes du Christ invisible a été l'hallucination de Marie-Madeleine, une des femmes qui l'avaient le plus aimé. Sa passion était telle qu'elle crut le revoir et affirma qu'elle l'avait revu. Or, à cette époque, une résurrection de mort paraissait chose fort possible. Le mot de Marie-Madeleine : « Il est ressuscité ! » fut bientôt le mot de tous, et l'Église chrétienne fut fondée.

Cette explication : le charme, est évidemment la seule qui puisse être adoptée, et qui le soit, en effet, par ceux de nos contemporains qui ne sont pas chrétiens—et ils sont légion ; car il n'y a pas de milieu, le dilemme est inexorable, et Renan, malgré les imperfections scientifiques de son livre, a rendu à la science un très grand service.

Il a montré que le problème qui concerne le Christ est uniquement un problème psychologique. Il s'agit de savoir ce qui s'est passé dans l'âme de Jésus. Il s'est dit le Messie. Cela est prouvé, cela est certain. Comment en est-il arrivé là ? Y a-t-il eu folie, oui ou non ? Telle est, nous semble-t-il, la seule alternative qui se pose désormais entre les croyants et les non-croyants. La question nous paraît absolument nette et précise. Elle ne saurait se résoudre par une troisième supposition. Renan l'a très bien montré, et là est toute la valeur scientifique de son œuvre.

A cette question : Y a-t-il eu folie, oui ou non ? nous allons essayer de répondre, et nous tâcherons de le faire en pur historien. Notre but est d'observer, et de dire ce que nous avons observé, de constater les faits, et de les exposer.

Nous n'en tirerons pas les conséquences dogmatiques qu'ils pourraient comporter. Notre tâche est simplement une tâche d'historien.

Avons-nous donc l'ambition de résoudre, à ce point de vue purement historique, l'éternelle question du Christ ? Pour tout le monde, non ;

car on ne peut arriver qu'à des résultats partiels ou plutôt à un seul : il n'y a pas eu folie ; résultat tout négatif après lequel une autre question se pose aussitôt : Qu'y a-t-il eu ? Et cette autre question est insoluble pour l'historien, car les documents manquent pour la résoudre.

Cette pénurie de documents fera toujours recommencer le procès du Christ. La science pure ne le videra jamais. A cette question : Qu'y a-t-il eu ? ce n'est plus à l'histoire de répondre, car elle ne le peut. Une question morale est ici engagée. Si Jésus n'a pas été égaré par une monstrueuse illusion, il a dit vrai ; s'il a dit vrai, il est ce qu'il a prétendu être : le Messie, le Sauveur des hommes, le Fils de Dieu. Dans cette réponse, la personne morale de l'historien se trouve intéressée. Il n'est plus sur le terrain des faits démontrés et des constatations historiques, mais sur celui de la foi religieuse et des convictions intimes. Or, une croyance religieuse ne se démontre pas scientifiquement.

Le croyant dit : Jésus ne sera jamais expliqué par la science, parce qu'il est la Révélation de Dieu lui-même, et que l'incompréhensible est un

des signes les plus certains de sa Divinité. L'historien pur dira toujours : Jésus n'est pas expliqué par la science, parce que les documents manquent, et que nous n'avons pas sur lui assez de données pour résoudre par l'histoire l'énigme de son apparition. Mais cette échappatoire n'embarrasse pas le croyant. Il lui suffit qu'aucune constatation scientifique ne s'oppose à sa foi ; car il ne demande pas à la science d'établir sa foi, de la prouver, de la démontrer vraie. La foi ne se démontre pas ; elle s'affirme, elle se montre seulement, sous peine de cesser d'être la foi, et de devenir ce qu'on appelle la vue, c'est-à-dire la certitude sensible ou la certitude intellectuelle. Or, dans les questions de foi, il ne peut y avoir ni évidence sensible, ni évidence intellectuelle, mais seulement évidence morale. Au fond, le croyant et le non-croyant ne sont divisés que sur un point : Au second, l'évidence morale ne suffit pas. Au premier (et nous sommes de ceux-là), elle suffit.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

L'enfance de Jésus

Jésus a été élevé à Nazareth. Au milieu du VIII^e^ siècle de la fondation de Rome, il y a aujourd'hui 1890 ans environ (1), on appelait de ce nom (2) une petite ville perdue dans les mon-

(1) La date exacte est impossible à fixer. C'est entre 750 et 765 de la fondation de Rome que durent s'écouler les dix ou douze premières années de la vie de Jésus.

(2) D'après les meilleurs manuscrits, la vraie transcription grecque du nom de ce village serait Nazara; mais nous lui conservons le nom de Nazareth consacré par l'usage.

tagnes de Galilée et faisant partie de la province romaine de Syrie. Elle était à vingt-cinq lieues au Nord de Jérusalem, et à huit ou neuf heures de marche de Capernaüm.

Son aspect général était sec et pauvre. Nazareth était un amas de maisons en forme de cubes, sans élégance et sans style, bâties en étages sur un amphithéâtre entouré de collines rocheuses. Irrégulièrement rangées, elles formaient un mélange confus de petites demeures blanches et sans toit, entourées d'aires et de pressoirs. Ici, des puits creusés à fleur de terre, là, des tombeaux taillés dans le roc, partout des figuiers, des oliviers, des cactus, et, de temps en temps, un petit champ de blé s'ouvrant entre les maisons.

Le sol des rues était fort inégal, tout en montées et en descentes, et les ruelles, étroites, tortueuses, escarpées, étaient parfois coupées par les ruisseaux que formaient les ravins descendant sur la ville du côté du Nord.

La population de Nazareth s'élevait, affirmait-on, à trois ou quatre mille habitants. Ce chiffre est certainement exagéré. Nazareth n'était qu'une bourgade, à en juger par le peu d'étendue qu'elle

occupait. Il est vrai qu'en Orient, bêtes et gens savent s'entasser sur un fort étroit espace ; mais nous ne pouvons supposer plus de quinze cents ou deux mille habitants à un village qui n'avait qu'une synagogue, qu'une fontaine, qu'une place publique.

La fontaine existe encore. Les sources ne changent pas. Celle de Nazareth est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Rendez-vous des femmes et des jeunes filles, celles-ci, deux fois par jour, venaient puiser l'eau nécessaire à la maison.

Transportons-nous au 1er siècle. Les voici qui arrivent d'un pas alerte, et, parmi elles, Marie, la femme du charpentier Joseph. Elle porte sa cruche vide en travers sur sa tête ; elle attend son tour, cause avec ses compagnes, remplit sa cruche et repart de cette démarche souple et gracieuse qui est celle de toutes ses compatriotes. Elle porte un large pantalon laissant à nu le bas de la jambe, et une robe aux manches ouvertes qui laisse aussi voir les bras nus. Quelques pièces de monnaie brillent entre ses cheveux entrelacés. Quand Jésus, l'aîné de ses fils, com-

mencera à grandir, il accompagnera sa mère, et l'aidera à remplir sa cruche et à la porter. Plus tard, il ira seul pour épargner toute fatigue à Marie, et, comme l'écrira un jour le naïf chroniqueur de 1187 (1) : « *Au ruissel de cele fon-* « *taine lavait Nostre Dame les drapels de coi* « *ele envelopet Nostre Seigneur. De cele fon-* « *taine envoiait querre Nostre Dame par Nos-* « *tre Seigneur, quant il fut un peu grant, et* « *il y aloit volontiers.* »

Marie retourne à la maison. Cette maison est basse, carrée, précédée d'une cour et surmontée d'une terrasse. Pénétrons à l'intérieur ; nous sommes dans une vaste chambre sans fenêtres, et remplie d'ustensiles de toutes sortes. La porte est grande, toujours ouverte pendant le jour, et l'éclatante lumière d'Orient y entre à flots. Point de tables ; des tapis, et, aux murs, quelques vêtements, des robes et des voiles accrochés.

Le logis est pauvre, et la famille nombreuse. Joseph et Marie ont, au moins, sept enfants.

(1) L'auteur de « *la Citez de Jérusalem* ».

Voici d'abord cinq fils; l'aîné porte le nom de Jehosuha et les autres s'appellent Yakob, Yoseph, Youda, Simeôn ; en français Jésus, Jacques, Joseph, Jude et Simon. Quant aux filles, nous ne savons ni leurs noms, ni leur nombre ; mais Joseph et Marie en ont au moins deux (1). Ces neuf personnes, peut-être davantage, demeurent toutes dans la chambre unique de la maison, et cette chambre sert à tous les usages (2). Joseph y travaille de son état de charpentier; toute la famille y couche; toute la famille y prend ses repas; et c'est là aussi que Marie fait la cuisine.

Les murailles de cette pauvre demeure ne sont pas en pierres, pas même en briques ; elles sont faites d'argile pétrie et séchée au soleil. Un escalier extérieur permet de monter sur le toit qui est en terrasse, et dont le sol, fait de chaux mêlée de sable et de petits cailloux battus avec de la cendre, forme une sorte de terre durcie où se

(1) « *Ses sœurs* ». Ev. de Marc, ch. 6, verset 3.

(2) *La chambre unique*, c'était l'ordinaire ; mais il est fort possible que Joseph et Marie eussent deux ou trois pièces.

montre, çà et là, une maigre végétation. En été, quand la nuit est belle et étoilée, toute la famille va y dormir, chacun roulé dans sa couverture, car la chaleur est insupportable dans la chambre commune, et les insectes qui y pullulent en rendent le séjour intolérable.

Si nous faisons l'inventaire du mobilier de Joseph, nous remarquons d'abord un établi, semblable aux nôtres, et ses outils de charpentier; un fourneau de cuisine à deux réchauds, une plaque de fer pour griller le blé ou cuire le pain, quelques outres, des écuelles de bois, une ou deux cruches de terre, des gobelets et des tasses, voilà tout le ménage. Joseph et Marie n'ont ni assiettes, ni fourchettes, ni cuillers. Les lits sont des couchettes portatives, roulées chaque matin et placées sur des étagères pratiquées dans les murs. Quelques nattes et des coussins sur lesquels on s'assied, accroupi à la mode orientale, et un vaste coffre complètent le mobilier. Ce coffre sert, pendant la saison chaude, à enfermer les tapis et les couvertures. Outre ces objets, Joseph et Marie possè-

dent une lampe, un boisseau, un balai et un moulin.

La lampe est très élevée et on la pose par terre ; elle est d'argile, a deux ou trois becs, et on y brûle de l'huile. Le boisseau sert de mesure, de tiroir et de sac. Placé à terre et retourné, il remplace la table absente. On y pose quelquefois la lampe, lorsqu'on veut élever la lumière et éclairer toute la chambre.

Quant au moulin, il est à bras, et, chaque matin, Marie, aidée d'une de ses filles, est obligée de tourner la meule et de moudre le grain nécessaire à la confection du pain.

Voici midi ; c'est l'heure du repas principal. Il faut se mettre à table, et d'abord toute la famille se lave les mains. Cette ablution a un caractère religieux, et il serait plus exact de dire : on se purifie les mains. Jésus déclarera plus tard ces purifications inutiles, et ne les pratiquera plus ; mais il est enfant, il se soumet aux prescriptions de ses pieux parents, qui sont celles de la loi de son peuple.

Avant de s'accroupir à la mode orientale,

Joseph rend grâces, et Jésus, l'aîné des enfants, répète une partie de sa prière. A la fin du repas, une autre action de grâces sera prononcée

Chacun a un pain devant lui ; ce pain est une sorte de galette plate et ronde qui lui sert d'assiette et sur laquelle il pose sa part de beurre ou de fromage. De plus, un plat est placé sur le fond du boisseau retourné, et chaque convive, après avoir rompu son pain, y trempe son morceau avant de manger.

Qu'y a-t-il dans ce plat? D'ordinaire du lait caillé ou une soupe faite avec de l'orge ou du froment. Avec le beurre et le fromage, ce sont les œufs, le miel et le grain rôti qui forment la nourriture habituelle de la famille du charpentier. La viande est rare et chère ; si l'on en achète,les jours de fête, c'est du bœuf, du mouton ou du chevreau. En été, un peu de raisin et quelques figues complètent le dîner. Quelquefois, dans la saison, on a des sauterelles ; mais il faut, pour cela, que les enfants aient été en ramasser. On les apprête en réduisant le corps en poudre et en mêlant cette poudre avec de la farine. On fabrique ainsi une sorte de gâteau fort apprécié.

Dans le gobelet, qui circule à la ronde et où chacun boit à son tour, il y a quelquefois de l'eau mêlée de vin ; mais la boisson ordinaire de la famille est une sorte de bière commune préparée avec du froment et des fruits et que l'on appelle le *Schechar*.

Le repas fini, chacun reprend sa tâche jusqu'au soir, où un nouveau repas, plus frugal encore que le premier, réunit de nouveau la famille.

On est pauvre dans la maison du charpentier de Nazareth ; mais on n'y souffre pas de la pauvreté ; car, chez les Juifs de ce temps-là, le mot pauvreté n'était jamais synonyme d'indigence ou de misère. Les exigences de la vie étaient presque nulles, et les besoins créés par la civilisation moderne, inconnus. Les facilités actuelles, auxquelles nous sommes habitués, n'existaient pas, et Joseph, Marie, leurs enfants ne souffraient d'aucune privation. Telles choses dont nous pourrions difficilement nous passer, tels conforts, devenus pour nous le nécessaire, ne manquaient nullement au charpentier et à sa famille, car ils les ignoraient, et n'éprouvaient aucun besoin de les avoir.

Quelles furent les premières notions religieuses que reçut Jésus enfant ? De bonne heure, il sut par cœur quelques versets de la Bible. Dès qu'il commença à parler, sa mère eut soin de lui réciter un verset de la Loi, et elle lui apprit tout d'abord ceux qui proclament l'unité de Dieu et l'élection d'Israël : « Ecoute, Israël, l'Eternel « notre Dieu est le seul Eternel. Tu aimeras « l'Eternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute « ton âme et de toute ta force » (1), et : « Ce « n'est pas parce que vous surpassez en nombre « tous les peuples que l'Eternel s'est attaché à « vous et vous a choisis, car vous êtes le moindre « de tous les peuples, mais parce que l'Eternel « vous aime » (2). Quand l'enfant sut bien répéter ces deux versets, sa mère lui en apprit d'autres. Puis elle lui mit entre les mains des bandes de parchemin sur lesquelles étaient écrites les paroles qu'il savait par cœur. Il arriva ainsi à connaître ses lettres, et répétant souvent ces versets avec ses petits camarades, il sut bientôt lire.

(1) Deutéronome 6 : 4 et 5.
(2) Deutéronome 7 : 7.

Le jour vint où sa mère lui expliqua le sens des paroles qu'il répétait. Elle lui parla de Dieu et de la création ; elle lui raconta l'histoire glorieuse du passé : Abraham voulant sacrifier Isaac, Jacob et l'échelle de lumière, Moïse et le buisson ardent, la sortie d'Egypte et le passage de la mer Rouge, David et ses victoires, Judas Macchabée et le triomphe de l'indépendance nationale. Jésus a connu de bonne heure tous les merveilleux récits de l'Ancien Testament. Les commandements de Jéhovah, ses promesses, ses menaces se sont gravés dans son esprit en traits ineffaçables.

Sa famille était certainement très pieuse, étroitement attachée au Judaïsme le plus strict, car chaque année son père et sa mère faisaient partie de la petite caravane des Nazaréens qui montaient à Jérusalem pour y fêter la Pâque, et Jacques, le premier des frères de Jésus, sera plus tard, même après sa conversion au christianisme, un Juif rude et austère. Il restera d'une dévotion étroite et méticuleuse, tenant à ne pas omettre un rite, et à pratiquer toutes les purifi-

cations. Ce sont certainement là des impressions d'enfance, reçues dans un milieu très orthodoxe et très attaché aux espérances nationales. La piété de Jésus était, sans doute, d'une autre nature; aussi inquiéta-t-elle de bonne heure sa mère et ses frères. Ils essaieront, un jour, de le retenir, de le garder : ils iront jusqu'à le suspecter de folie. Nous pouvons en conclure avec certitude, que l'attachement le plus scrupuleux aux observances pharisaïques et la soumission entière à toutes les prescriptions de la Loi étaient la règle fixe de la vie quotidienne dans la maison du charpentier.

Quand Jésus eut six ans, ses parents l'envoyèrent à l'école. Celle de Nazareth se réunissait dans la synagogue dont la grande salle servait de classe pendant la semaine (1). Le maître était le personnage chargé de garder l'édifice, de prendre soin des manuscrits des Livres Saints,

1) Il en était ainsi dans les villages. Dans les villes et les gros bourgs (et Nazareth était peut être de ce nombre), l'école occupait probablement un bâtiment spécial attenant à la Synagogue.

et de veiller au bon ordre du service, les jours de Sabbat.

Jésus fréquenta cette école jusqu'à dix ou douze ans. A cet âge, il savait lire, écrire, calculer. Il devint alors ce qu'on appelait « *fils du commandement* », c'est-à-dire qu'il commença à être soumis à la discipline légale. Chaque matin et chaque soir, il récitera désormais le *Schema* (1) dont il sait quelques versets depuis son enfance. Car chaque matin et chaque soir, sur toute l'étendue du territoire de la Palestine, les Juifs bredouillent à la hâte ces dix-neuf versets, comme on dit un chapelet. Jésus n'a jamais approuvé ces « vaines redites ». Plus tard, il les condamnera formellement. Mais il n'a que douze ans, et il récite le *Schema* comme tout le monde. Aussi, ces dix-neufs versets furent-ils certainement l'objet de ses premières réflexions religieuses.

Il faut y joindre ce qu'il apprenait le samedi

1) Le *Schema* se composait des dix-neuf versets suivants : Deutéronome 6 : 4-9. — 11 : 13-21. — Nombres 15 : 37-41. Son nom lui venait du premier mot *Schema* qui signifie *Ecoute*.

(jour du Sabbat), à un service fait à la synagogue, et spécialement destiné aux enfants. C'était une sorte de catéchisation à laquelle il avait été expressément recommandé à Marie de l'envoyer régulièrement. C'est donc le maître d'école qui, après sa mère, l'a initié à la lecture de l'Ancien Testament.

Ainsi se passèrent les premières années de Jésus. Quelles impressions durent laisser dans son âme ce foyer, ces parents, ces frères et ces sœurs, cet intérieur où il avait été heureux ! Combien souvent il dut se rappeler, plus tard, cette maison paternelle, « ce père qui donnait de bonnes choses à ses enfants » (1), et ces petits garçons du bourg avec lesquels il jouait au mariage ou à l'enterrement, quand il s'amusait, en leur compagnie, à imiter les danses des noces de village ou à chanter les complaintes des pleureuses payées qui suivaient les services funèbres..... paisibles et doux souvenirs du temps où il n'avait qu'à se laisser aimer !

(1) Ev. de Matthieu 7 : 11.

Telle fut l'humble et douce enfance de celui qui occupe la première place dans l'histoire de l'humanité et qui a exercé une influence décisive sur les destinées du monde ; de celui dont l'œuvre est, sans contredit, la plus considérable que les annales du passé aient léguée à notre méditation, et dont la vie sépare l'histoire de notre race en deux parties que rien ne confondra jamais.

CHAPITRE II

PREMIÈRES CROYANCES

CHAPITRE II

Premières croyances

L'enfant croit d'autorité ; il accepte tout ce que lui enseignent les personnes qui l'instruisent. Il ne s'étonne de rien, et ne songe pas à élever un doute quelconque sur les affirmations qu'on lui donne pour des vérités indiscutables. Plus tard, il examinera ses premières croyances ; il y renoncera peut-être, et, s'il les conserve, il devra les changer en convictions personnelles et réfléchies ; mais il aura commencé par la soumission sans contrôle, et, s'il a été élevé par des

parents croyants, il aura accepté tous leurs enseignements religieux, et y aura entièrement adhéré.

Il en a été certainement ainsi de Jésus. Elevé dans une famille pieuse, il a cru tout ce que croyait un jeune Israëlite de ce temps-là. La foi de son enfance, simple, naïve, confiante, a été celle de Joseph et de Marie, celle des cercles pieux de la Galilée d'alors. Elle nous est connue par les livres juifs de cette époque et par quelques-uns des types dont le souvenir nous a été conservé.

Nous pouvons donc, assez exactement, savoir ce que Jésus a cru dans son enfance, et ce qu'étaient ces croyances reçues d'autorité dont il n'était, à aucun degré, responsable.

Qu'enseignèrent Joseph et Marie à leurs fils, quand ils commencèrent à grandir et à comprendre?

Les deux aînés, Jésus et Jacques, durent recevoir la même éducation religieuse, et ce que Jacques fut plus tard, et est resté jusqu'à la fin de sa vie, peut nous servir de renseignement, car il

eut l'esprit essentiellement conservateur. Nous avons dit que, même devenu chrétien, il garda du Judaïsme de sa jeunesse une impression ineffaçable ; à bien des égards, il resta ce qu'il était.

Or, Jacques a énergiquement défendu, toute sa vie, la Loi et les privilèges juifs. Il a été très fidèle au Temple et à la Synagogue, n'a pas cessé d'attendre le Messie glorieux des Pharisiens et a été, dans sa personne, un ascète à moitié ébionite, à moitié essénien. La légende ajoute à ces traits authentiques qu'il était saint avant sa naissance, qu'il ne but jamais ni vin, ni liqueur fermentée, ne se fit jamais raser la tête et avait renoncé aux onctions d'huile ; toujours à genoux, il passait son temps à prier — tableau de fantaisie dont quelques traits peuvent être historiques — et il n'y a rien de téméraire à en conclure, comme nous l'avons déjà fait, que la famille du charpentier de Nazareth avait, selon toute probabilité, une profonde et ardente piété.

Mais, pouvons-nous créer de nouveau l'atmosphère au sein de laquelle vécut Jésus enfant dans sa famille, à cet âge où l'on subit tout

sans réagir contre rien ? Pouvons-nous dire quel était le courant d'idées et de faits, de croyances et de pratiques auquel Jacques se laissa docilement entraîner, et contre lequel Jésus devait lutter un jour ?

Deux faits dominent ici : l'attente d'un Messie glorieux, et la doctrine de l'accomplissement de la Loi, justifiant l'homme devant Dieu. Joseph et Marie apprirent à Jésus qu'il fallait être très scrupuleux dans la pratique des rites et très fidèle à attendre « la Consolation d'Israël ».

Or, ces deux croyances furent précisément celles sur lesquelles Jésus émit plus tard des idées nouvelles, entièrement originales, et qui devinrent le fond même, et la raison d'être de la réaction qu'il provoqua.

Au-dessous d'elles, si l'on peut s'exprimer ainsi, il y avait, au fond de l'âme de l'enfant, un enseignement religieux primitif, et commun à tous les Juifs de son temps, sans exception. Cet enseignement, le voici, tel que Marie dut l'exposer à son fils : Elle lui apprit, tout d'abord, à croire au Dieu unique qui est le seul vrai Dieu, qui a créé le ciel et la terre, qui a fait du peuple

d'Israël son peuple préféré, et qui lui donnera, un jour — et ce jour sera prochain — la suprématie sur toutes les nations.

Ce fut là certainement la première notion religieuse que reçut l'enfant.

Que son peuple fût le peuple préféré, il n'y avait pas à en douter, car il avait un livre, la Thorah, dicté par Dieu à Moïse, du premier mot jusqu'au dernier, et qui le disait. De plus, Jérusalem est au centre du monde, et toutes les nations environnent la Palestine ; ce qui indique que la Palestine est la « Terre Sainte », et que les Juifs sont appelés à dominer sur tous les peuples.

La terre est un disque plat très étendu, autour duquel tournent le soleil, la lune, les étoiles, et Dieu est dans le ciel ou dans les cieux, c'est-à-dire « là-haut », au-dessus de la surface bleue que nous apercevons sur nos têtes. De là, il dirige le monde et ses habitants.

L'enfant apprit aussi qu'il y a deux parties du monde : la terre d'Israël et ce qui n'est pas terre d'Israël. Les hommes se divisent en deux classes : les Juifs et les Païens, ceux « du dedans »

et ceux «du dehors». Au delà de la terre occupée par les Gentils, avait-on appris à l'enfant, il y a la mer, dont nul ne sait l'immensité.

Dans le ciel, se trouvent tous les justes qui ont autrefois vécu. Abraham est le premier de tous. Un festin éternel y est célébré, et les meilleurs sont à table, « couchés dans le sein d'Abraham ».

Il y a aussi, dans le ciel, le trône de Dieu que ses anges entourent par centaines de légions, chacun suivant son rang. Les premiers, qui se tiennent le plus près de l'Eternel, sont les archanges. Tous chantent les louanges de Dieu ; quelques-uns sont aussi ses messagers auprès des hommes ; car Dieu, qui habite une lumière inaccessible, et dont la sainteté est parfaite, n'entre en rapports avec un monde pécheur que par des êtres intermédiaires. Les hommes voient parfois des anges leur apparaître, tantôt en songe, tantôt en état de veille. Ils portent leurs prières jusqu'au trône de Dieu, et protègent les fidèles. Ils sont alors de véritables anges gardiens. Chacun a le sien, qui signale à Dieu les

dangers que court celui sur lequel il veille, et qui implore pour lui son assistance. A la mort du fidèle, les anges viennent le chercher, et le portent dans le ciel. Si sa piété a été grande, il est déposé dans le sein même d'Abraham, et il célèbre avec lui le banquet éternel. Ceux des anges qui restent au ciel contemplent la gloire de Dieu, ou prient pour les hommes. Dans l'histoire du peuple élu, les anges ont joué un rôle prépondérant ; ce sont eux qui ont construit l'arche, et donné la Loi à Moïse, ce sont eux qui, aujourd'hui, gardent le trésor du Temple. De plus, chaque force de la nature a son ange : la pluie, la rosée, le vent, le brouillard, la grêle, le feu, etc., etc. Tout le monde en est persuadé. Les Sadducéens, seuls, ne croient pas aux anges.

Il y a aussi un autre monde invisible appelé le Royaume des Ténèbres ou Royaume de Satan. Ce nom est celui de son prince qui règne avec la permission de Dieu. Ce Satan, qui reçoit aussi les noms d'Asmodée, Bélial, Beelzébul, Diable, etc., etc., est un personnage très réel et vivant, qui tourmente les hommes et les entraîne au

mal. Il a sous ses ordres des armées innombrables de démons, esprits invisibles et malfaisants, dont nous sommes constamment entourés, et qui vivent dans les airs ; aussi les appelle-t-on parfois « les Puissances de l'air ». Ils errent d'ordinaire dans les déserts et les endroits inhabités, surtout si ces lieux sont arides.

Les démons sont cause de presque toutes les maladies. Ils font aussi tomber dans le péché. Il y a, d'ailleurs, une corrélation étroite entre le mal moral et le mal physique. Il arrive parfois qu'un démon, ou le chef lui-même, Satan, s'empare entièrement du corps et de l'âme d'une personne. Le malheureux peut être même la proie de plusieurs démons réunis. Leur expulsion est toujours possible. C'est aux hommes pieux, et particulièrement aux Docteurs et aux Rabbis, que Dieu confère le pouvoir de chasser les démons. Eux seuls savent guérir, et ils ont pour cela des procédés spéciaux : attouchements, prières, jeûnes, etc., etc.; chacun a les siens, et il faut, à cause de cela, avoir pour les Rabbis le plus grand respect.

Les guérisons sont ce que l'on appelle des

« signes », c'est-à-dire des marques de la présence d'une puissance supérieure bienfaisante, ou plutôt de la puissance bienfaisante par excellence, celle de Dieu. Il y a aussi des « signes » qui sont les marques de la présence d'une puissance supérieure malfaisante, ou plutôt de la puissance malfaisante par excellence, c'est-à-dire celle du Diable.

Ces pouvoirs divers, ces « Puissances » invisibles font sans cesse sentir leur présence, et alors, rien d'extraordinaire, d'inusité, d'extravagant n'est impossible. Beaucoup ont vu de ces signes, de ces miracles, et tout le monde désire en voir. « Les Juifs demandent des miracles » (1), et Joseph et Marie croyaient certainement, comme tout le monde, au surnaturel sous sa forme la plus étrange, par exemple à des esprits dont le corps n'avait jamais existé, ou aux anges du feu, de l'eau et du vent, à un monde invisible, enfin, trahissant partout et sans cesse sa présence et son action.

(1) Saint Paul 1re Ep. aux Corinthiens 1 : 22.

Il nous est difficile aujourd'hui de nous représenter l'état d'âme très particulier que supposent de semblables croyances. Si l'on nous parle, par exemple, d'une guérison subite survenue de nos jours, si surprenante qu'elle soit peut-être, nous l'expliquons toujours par l'action d'une force naturelle; connue ou inconnue, c'est elle qui a agi, nous n'en doutons pas un instant; et si on nous affirmait une résurrection de mort parmi nos contemporains, si même nous en étions témoins oculaires, nous l'expliquerions immédiatement, soit par un sommeil léthargique, soit autrement; mais, même si nous ne pouvions l'expliquer, nous n'admettrions pas un instant une résurrection véritable se produisant de nos jours, c'est-à-dire le retour à la vie d'un corps réellement mort. Bref, aujourd'hui, nous chercherons toujours, et sans hésiter, une explication naturelle à tout ce qui semblera être un miracle, et, si nous ne trouvons pas cette explication, nous n'en affirmerons pas moins avec certitude qu'elle existe.

Au temps où Jésus fut élevé et grandit, il en

était tout autrement. Si on n'admettait pas tout de suite, et si l'on ne trouvait pas tout simple un miracle très surprenant, la résurrection d'un mort, par exemple, et si on demandait des preuves, du moins était-on très peu exigeant sur ces preuves, et ne trouvait-on rien d'impossible au prodige lui-même, car on croyait tout possible, absolument tout, n'importe quoi. Aujourd'hui, nous déclarons *a priori* impossible tout ce qui est en dehors du cours naturel des choses. Nous avons tort, peut-être ; nous sommes peut-être trop fascinés par la notion de l'immutabilité des lois de la nature, et il est fort possible que l'avenir apporte un correctif à la rigueur inflexible avec laquelle nous rejetons tout ce qui ne nous paraît pas conforme à l'ordre connu de l'Univers. Mais, pour le moment, il en est ainsi ; et alors, nous avons quelque difficulté à nous représenter l'effet que faisait un miracle sur l'esprit d'un habitant de la Palestine au 1er siècle. La médecine scientifique n'existait pas ; les remèdes empiriques étaient seuls employés, et chacun avait les siens. Une résurrection de mort

passait pour chose fort possible et même fort probable.

La conviction de la prochaine apparition du Messie appartenait à cet ordre de croyances surnaturelles. Les parents de Jésus avaient, sans nul doute, raconté à leur fils qu'il y aurait, dans un avenir fort rapproché, une révolution soudaine qui serait marquée par l'apparition d'un Libérateur. Les malheurs sont grands ; la patrie est humiliée, et les Romains font durement sentir la perte de la liberté, que les Macchabées avaient naguère reconquise.

Les grands faits de cette époque glorieuse furent certainement souvent racontés à l'enfant Jésus et mis en contraste avec la tristesse présente. On n'attend plus rien des hommes ; mais on attend tout de Dieu. On vit aux derniers temps, et ces mots : *Maran Athâ* (1), que saint Paul nous a conservés dans leur forme originale, durent souvent retentir aux oreilles de l'enfant.

(1) « Le Seigneur vient. » Saint Paul, 1re Epître aux Corinthiens, 16 : 22.

Peut-être, disait-on, le Messie est-il déjà né ? Car il doit rester caché jusqu'au jour de sa manifestation. Cependant, il y aura des signes, au dernier moment. Elie se montrera le premier ; puis viendra le Messie qui ne sera qu'un homme, mais un homme supérieur, un être idéal, l'Oint du Seigneur, le roi d'Israël. Il sera prophète, et ne commettra aucun péché. Ses jours seront des jours de consolation. Il faut l'attendre, en menant une vie pieuse et austère, strictement attachée aux observances pharisiennes.

Quand le monde à venir commencera, les bons auront un corps nouveau, et les méchants seront éternellement punis. Jérusalem, devenue capitale du monde, sera toute d'or, de cyprès et de cèdre. Dans le Temple, on célèbrera un sabbat perpétuel, et les rois de la terre se prosterneront devant les Juifs.

Cette ère de prospérité ne s'établira qu'après d'épouvantables malheurs, qui formeront la transition entre « ce siècle-ci » et « le siècle à venir ». Aussi, les pauvres gens, les habitants des villages s'effrayaient-ils beaucoup de la venue

de l'ère messianique. Des prédicateurs pharisiens, à la parole enflammée, venaient leur décrire d'affreuses calamités : la guerre de Gog et de Magog, des famines, des guerres, des tremblements de terre. — Mais, ajoutaient-ils, — et ces paroles réconfortaient les malheureux et les pauvres, — la justice régnera ensuite. Dieu qui a imposé aux petits le fardeau de la vie, ne peut l'avoir fait sans compensation. Qu'ils observent la Loi et les traditions ; ils acquerront des mérites qui leur confèreront des droits devant Dieu ; et alors eux, les derniers, deviendront les premiers. — Et ces humbles reprenaient leur tâche avec douceur, après avoir entrevu les glorieux triomphes et vu surgir le fantôme de la Jérusalem éternelle (1).

(1) Nous n'exposons là que les notions courantes de la classe populaire sur le Messie à venir. Plus loin, dans le chapitre intitulé : *Etudes et lectures*, nous parlerons plus complètement des croyances messianiques des Juifs de ce temps-là, d'après leurs livres sacrés ; et nous reviendrons encore sur ce sujet dans le chapitre intitulé : *L'Idéal messianique de Jésus à trente ans.* Ces distinctions sont tout à fait nécessaires à l'intelligence du développement des idées de Jésus sur cet important

Pour apprendre à pratiquer la Loi, il faut l'étudier. Elle n'est pas, d'ailleurs, le seul livre divin. Tous les écrits légués par le passé le sont aussi, et il faut lire l'histoire du peuple et méditer les prophéties dans le volume intitulé *les Prophètes*.

Il y a encore d'autres ouvrages extrêmement importants à lire, pour quiconque veut être un peu au courant de « ce qui doit arriver bientôt ». Enfin, les traditions des pères sont elles-mêmes des inspirations divines. Mais la Loi passe avant tout. Attendre le Messie et pratiquer la Loi, voilà, en deux mots, les devoirs de piété du Juif fidèle.

Cette pratique de la Loi est essentielle à la justification devant Dieu. La vie morale consiste uniquement en prescriptions légales ; aimer son prochain est important sans doute, mais il est tout aussi important de dîmer sa récolte, de

sujet. Car il y eut chez lui : 1° Les croyances de l'enfant, les notions naïves répandues dans le peuple ; 2° ce que lui apprirent ses lectures personnelles ; et enfin, 3° les notions qu'il acquit à trente ans, lorsque lui-même fut convaincu qu'il était le Messie attendu.

s'abstenir de viande de porc, et de ne pas dépasser le nombre de pas réglementaire le jour du sabbat.

Sur ce point, on le comprend, Jésus dut éprouver immédiatement le besoin de réagir; et le souffle de réaction qui anime, dès le premier jour, son enseignement, a peut-être son origine dans le caractère méticuleux et étroit des prescriptions auxquelles il avait été soumis dans la maison paternelle, et auxquelles son frère Jacques s'adonnait avec la plus rigoureuse servilité. Car, ce que Jésus a dû surtout apprendre chez ses parents, c'est à accomplir les rites : réciter le *Schema*, ne pas oublier une purification, avoir des franges sacrées à son manteau, et des phylactères à son bras. Il est infiniment probable que Joseph et Marie se soumettaient, avec une piété vraie, d'ailleurs, et un profond sentiment religieux, à toutes les petitesses de la dévotion pharisienne. D'après elle, tout était réglé, et chacun savait ce qu'il avait à faire pour marcher, s'arrêter, travailler, se reposer, manger, dormir, voyager.

Nous nous représentons, en Joseph et Marie, deux Galiléens à l'âme simple et confiante, faisant tout ce que les Scribes leur disent, parce qu'ils croient très sincèrement que c'est Dieu lui-même qui l'ordonne. Ils inculquent à leurs enfants le respect des croyances et des pratiques religieuses, l'assiduité et la régularité dans l'accomplissement des devoirs rituels, la soumission à tout ce qui les dépasse. Ils croient sans discuter et sans comprendre, fidèles à attendre Celui qui « élèvera les petits et abaissera les superbes ». Ils sont de ces petits, et on leur a appris que la pauvreté est un mérite, que dans les basses classes seules se trouvent les vrais patriotes, que le luxe est un péché, et que les riches sont impies parce qu'ils sont riches.

Tel fut le mélange étrange de vérités et d'erreurs dont l'âme de l'enfant Jésus fut d'abord imprégnée.

Rejeta-t-il immédiatement les erreurs, par cette intuition profonde et sûre d'elle-même qu'il eut toute sa vie? Nous n'en doutons pas un instant.

S'il se soumit aux rites, et les pratiqua,

comme il devait le faire, à l'âge où l'enfant doit se soumettre, il obéissait d'abord à son Dieu, à ce Père, dont « les choses » l'occuperont sans cesse ; et l'inquiétude que sa conduite au Temple va jeter dans l'âme de ses parents, ne sera certainement qu'un détail de l'inquiétude que leur causera souvent, à partir de ce jour, l'indépendance d'esprit qu'il montrera de bonne heure en face d'erreurs manifestes. Sans doute, il croira aux anges et aux démons, il croira que la Loi a été dictée par Dieu, et il croira d'abord que le Messie règnera sur la terre ; mais il n'admettra jamais que l'accomplissement des rites nous met en règle avec Dieu, et que les purifications légales peuvent remplacer la conversion du cœur.

Tout cet enseignement religieux qui lui est imposé d'autorité, éveillera dans son âme un désir immense et un impérieux besoin de se rendre compte par lui-même, de se former des convictions personnelles, d'étudier, en un mot, par tous les moyens que Dieu mettra à sa portée, et de s'occuper lui-même des « affaires de son Père, » tout en restant fils soumis et respectueux.

Car il sent vivre en lui quelque chose qui dépasse et domine toute cette religion de ses parents, quelque chose qui proteste et qui comprend ce qu'ils ne comprennent pas. Il se sent supérieur à eux. Que va-t-il se passer dans l'âme de cet enfant?

CHAPITRE III

JÉSUS A DOUZE ANS

CHAPITRE III

Jésus à douze ans

L'homme qui accomplit une grande œuvre, et exerce une puissante action sur son époque, est toujours aidé par les circonstances. Souvent même il est comme créé par elles. Le génie, si grand qu'il soit, ne suffit pas à un initiateur. Il faut encore que le moment où ce génie peut déployer toute sa force, soit exactement le moment où il vit. Luther, né cent ans plus tôt, n'aurait pas fait la Réforme, et Napoléon a été

servi par les événements, plus encore que par son génie.

Jésus n'a pas échappé à cette loi commune. Quand il est né, le temps, suivant la pittoresque expression de l'Évangile, « était accompli. » Le Judaïsme avait achevé son évolution religieuse, et le Paganisme était arrivé au bout de ses recherches et de ses expériences. Il fallait au 1er siècle une grande rénovation religieuse et sociale.

Elle fut inaugurée par celui dont nous essayons de raconter la jeunesse, et, au nombre des événements qui l'instruisirent, qui l'éclairèrent, qui hâtèrent l'éclosion de sa conscience religieuse, il faut placer au premier rang la scène que nous a conservée saint Luc, et qui se passa lorsque l'enfant avait douze ans.

Chaque année, Joseph et Marie faisaient le voyage de la ville sainte, à la fête de Pâque, et se joignaient à la petite troupe de dévots qui, à Nazareth, tenaient au strict accomplissement de la Loi. Emmener Jésus avec eux, dès qu'il eut douze ans, fut considéré par ses parents comme un devoir impérieux. L'enfant avait été certai-

nement préparé par sa mère à la venue de ce grand jour. Partir, voir Jérusalem, le Temple, s'initier au rite sacré de l'Agneau pascal pour lequel ses parents avaient un tel respect et faisaient de si grands sacrifices !..... combien souvent n'y avait-il pas songé !

La route que prit la petite caravane fut, à partir de ce jour, suivie tous les ans par Jésus. Outre la fête de Pâque, celle des Tabernacles, et d'autres encore, durent l'attirer chaque année à Jérusalem ; et il se trouve alors que ce chemin, qui existe toujours, est, de toutes les routes de la Palestine, celle que Jésus a le plus souvent parcourue.

En quittant Nazareth, la petite troupe des fidèles commençait par gagner la vallée du Jourdain, car il fallait éviter la Samarie. Elle se dirigeait donc vers le sud-est, et, après avoir croisé la grande route des caravanes d'Égypte à Damas, elle passait à Sunam, patrie de la Sunamite d'Elisée (1), et à Jisréel (2), en traversant la

(1) 2 Rois 4 : 8-37.
(2) Aujourd'hui Zerin.

vallée de ce nom. De Jisréel, les voyageurs gagnaient Bethsean, appelée aussi Scythopolis (1). C'était la première étape.

On avait derrière soi neuf heures de marche depuis Nazareth ; la vallée du Jourdain commençait ; on faisait halte, on dressait les tentes, on passait la nuit. Scythopolis était une grande ville fortifiée, remplie de monuments païens, temple, jeux, théâtre ; elle dominait le fleuve, d'une hauteur de cent mètres.

Le lendemain, les pèlerins, qui s'étaient bien gardés d'entrer dans la ville, pour ne pas contracter de souillure par le contact des païens, reprenaient leur marche, suivant la vallée, couverte de riches pâturages et traversée de nombreux ruisseaux. Ils passaient à Sukkoth (2) et à Archélaïs (3), ville toute neuve que venait de construire Archélaüs, un des fils d'Hérode.

Cette seconde étape était de douze heures environ ; la caravane campait de nouveau dans les champs, toujours pour éviter d'entrer dans

(1) Aujourd'hui Beisan.
(2) Aujourd'hui Sqoût.
(3) Aujourd'hui Kirbet-Makherout.

les villes païennes. Le troisième jour, on atteignait, en quatre heures, Phasaëlis, ville récente aussi, car elle avait été fondée par Hérode le Grand, en l'honneur de son frère Phasaël ; quatre heures encore et l'on était à Jéricho.

De Jéricho à Jérusalem, il ne restait plus que six heures de marche, et on devait les réserver pour le quatrième et dernier jour. Cette fin du voyage était rendue extrêmement pénible par la chaleur étouffante due à la dépression de la vallée du Jourdain. Celle-ci est, en effet, profondément encaissée entre deux chaînes de montagnes, et la température peut y devenir intolérable. Il est vrai qu'on était au printemps, aux environs de la Pâque, et c'est précisément l'époque de l'année où le voyage peut se faire dans les conditions climatériques les moins défavorables.

Ajoutons que le chemin n'était pas sûr ; de Jérusalem à Jéricho et dans toute la vallée du Jourdain, les attaques des brigands étaient fréquentes, et les hommes de la troupe de Nazareth étaient certainement tous armés. Le jour, quand on n'avait rien à craindre, les fidèles chantaient

les cantiques des pèlerinages (1), et on se représente Jésus, à la halte du soir, aidant Joseph à dresser la tente, pendant que Marie prépare le repas, et tous, avant de s'endormir, récitant le Psaume 121e qui était l'hymne de la fin du jour :

Je lève mes yeux vers les montagnes.
D'où me viendra le secours ?
Le secours me vient de l'Éternel
Qui a fait les cieux et la terre.
Il ne permettra point que ton pied chancelle.
Celui qui te garde ne sommeillera point.
Voici, il ne sommeille ni ne dort,
Celui qui garde Israël.
L'Éternel est celui qui te garde.
L'Éternel est ton ombre, à ta main droite.
Pendant le jour, le soleil ne te frappera point
Ni la lune pendant la nuit.
L'Éternel te gardera de tout mal,
Il gardera ton âme.
L'Éternel gardera ton départ et ton arrivée,
Dès maintenant et à jamais.

(1) Psaumes 120 à 134.

Jéricho, la ville des palmes, était une cité charmante, la première de celles où nos pèlerins pouvaient se reposer un peu ; car elle était la seule qui ne fût pas infestée de païens. Toute la campagne qui l'environnait était couverte de bois de palmiers entremêlés de jardins et de champs cultivés.

De Jéricho à Jérusalem, on traversait d'abord une longue plaine aride et pierreuse, ayant des aspects de désert ; puis la route s'élevait rapidement et s'enfonçait entre deux murailles presque verticales de rochers gigantesques. On était dans la montagne. La voie, dont les restes existent encore et sont faciles à suivre, continuait à monter, et cette montée, de plus en plus raide, n'était, par moments, qu'un véritable escalier taillé dans le roc. On était tout entouré de sommets dénudés et crevassés ; de temps à autre, dans un gouffre béant, à une grande profondeur, se montrait le torrent de Cédron, argenté comme un filet d'écume.

Après cette marche pénible dans ces sentiers escarpés et sauvages, et qui justifiait bien l'expression « monter à Jérusalem », on arrivait

à Béthanie, un des villages que Jésus a le plus aimés et dont il fit alors connaissance pour la première fois.

Jérusalem est tout près, mais on ne la voit pas encore ; elle est cachée par le mont des Oliviers. Encore cette colline à gravir, et, dix minutes après être sorti de Béthanie, voici, tout à coup, la plaine qui se découvre, et le splendide panorama de la ville, dominée par son temple gigantesque, qui apparait.

Les Nazaréens s'arrêtent et regardent. Voici d'abord le sommet du mont Sion, puis celui du Morijah, et, enfin, les murs qui entourent le Sanctuaire. Ce spectacle grandiose est nouveau pour Jésus. La ville semble une place forte presque imprenable. Une épaisse et haute muraille, garnie de soixante tours, l'environne entièrement. Dans l'enceinte apparaît la masse des édifices, groupés, serrés les uns contre les autres, et sans toits. C'est une multitude de petits cubes de pierre blanche, se détachant sur le ciel bleu. Elles sont à inégales hauteurs, car la ville est bâtie sur des montagnes.

Le panorama que Jésus enfant a sous les yeux, est celui-là même qu'il aura le dimanche des Rameaux, cinq jours avant sa mort, et il est à la place où il pleurera sur la ville et sur son peuple. Songea-t-il plus tard, quand il fut à ce jour des palmes, à ses impressions d'enfant, et à cet autre jour qui précédait aussi, de bien peu, la Pâque de son peuple, et où, vingt-et-un ans auparavant, ces lieux sacrés lui étaient apparus pour la première fois ?..... Il le voit donc enfin, ce Temple dont il s'était si souvent représenté la toiture dorée, étincelante au soleil !

Mais il faut achever la route ; le sentier descend obliquement ; les voyageurs traversent le vallon de Gethsémané, passent le Cédron, et, cinq minutes plus tard, pénètrent dans la ville par la porte des Brebis, celle-là même par laquelle Jésus sortira le jeudi soir, la veille de sa mort. Tous chantent alors le Psaume 122e : « Nos pieds se sont arrêtés dans tes portes, ô Jérusalem !..... »

Ces pauvres Nazaréens devaient beaucoup ressembler aux pèlerins d'aujourd'hui, qui vien-

nent du fond de la Russie ou d'ailleurs, s'agenouiller au Saint-Sépulcre, et dont la piété ardente et naïve fait sourire les spectateurs blasés des émotions du Sanctuaire. Leur dévotion reproduit certainement, dans ses traits essentiels, celle des Galiléens d'autrefois.

Ceux-ci ne trouveront pas à se loger dans la ville ; car le chiffre de sa population, qui est de soixante à quatre-vingt mille habitants en temps ordinaire, s'élève, en ces jours de fête, dans des proportions inouïes, invraisemblables. Ils devront camper dehors, sur le mont des Oliviers.

Le jardin du « pressoir à huile », où Jésus fut arrêté, appartenait à un ami qui y avait une ferme servant de maison de campagne. Qui sait si l'habitude qu'il prit plus tard de passer toujours la nuit hors de la ville, et sur le mont des Oliviers, ne date pas de son enfance, et ne vient pas d'anciennes relations de sa famille avec quelque habitant de cette localité ?

Cependant Joseph, Marie et l'enfant ne tardent pas à se rendre au Temple et, pour cela, ils

doivent beaucoup monter, car il est situé sur une des collines que l'enceinte enferme.

C'est lui surtout qui attire les regards. Il ressemble à une forteresse ; un formidable mur de défense l'entoure tout entier. Joseph, Marie et l'enfant, accompagnés sans doute d'autres Nazaréens, « leurs parents et leurs connaissances » (1), pénètrent dans l'enceinte par une grande porte voûtée et se trouvent, dans une cour immense, à l'intérieur de laquelle règnent, le long des murs, des portiques.

Jésus aperçoit, au milieu, les vendeurs, les changeurs, les acheteurs qui déblatèrent; il entend, pour la première fois, les Sadducéens qui lancent leurs insultes, et les Pharisiens qui vocifèrent. Des soldats romains, impassibles, montent la garde comme les soldats turcs d'aujourd'hui, et, d'un seul coup, l'enfant a sous

(1) Évangile selon saint Luc 2 : 44. Ces parents pouvaient être Zébédée et Salomé, père et mère de Jacques et de Jean. Nous croyons, quoique ces questions de parenté soient difficiles à résoudre, que Salomé était sœur de Marie, et que Jacques et Jean, fils de Zébédée, étaient les cousins germains de Jésus.

les yeux le spectacle de la profanation du Saint Lieu, de l'étroitesse et des haines des partis religieux qui dirigent la nation, et de l'oppression de l'étranger qui le détient sous un joug de fer. Ses sentiments religieux et patriotiques sont, à la fois, exaltés et froissés. C'est le premier contact de Jésus avec les prêtres, qui regardent de haut ces pauvres pèlerins venant faire leurs ardentes dévotions, ces Galiléens qui parlent avec un si déplaisant accent, et, qui pis est, ces Nazaréens sortis d'un village dont rien ne peut venir de bon.

Ceux-ci, cependant, traversent la grande cour sans s'y arrêter ; ils ont hâte de passer par la « Belle Porte », et d'entrer dans l'enceinte réservée aux seuls Israëlites. Ici, Marie demeure : c'est la cour des femmes ; il ne lui est pas permis d'aller plus loin. Joseph et Jésus s'avancent jusque dans la cour dite « d'Israël » ; c'est l'emplacement réservé aux hommes. Voici, devant eux, l'estrade des Bénédictions, du haut de laquelle un prêtre bénit le peuple assemblé. Derrière lui, se dresse, tout fumant, le grand autel des holocaustes, et, au delà,

la porte du Sanctuaire, où les sacrificateurs seuls peuvent pénétrer. Le père et l'enfant s'inclinent et adorent.

Mais les pèlerins ne sont pas venus seulement pour voir, ils sont venus célébrer la Pâque. Jésus sait déjà de quelle fête il s'agit ; aucun des détails de la solennité qui va s'accomplir ne lui échappera, et les grands souvenirs qu'elle célèbre lui sont depuis longtemps familiers.

Le premier soin de Joseph est de se procurer l'agneau à immoler. Cela est facile ; on en vend partout. Mais le prix en est élevé pour sa bourse. A la naissance de Jésus, sa mère n'a pu offrir que les tourterelles du pauvre, et le charpentier de Nazareth économise, sans doute, une partie de l'année, l'argent nécessaire à l'achat de l'agneau. L'animal choisi, Joseph, suivi de l'enfant, le porte au Temple sur ses épaules, le livre aux sacrificateurs à l'entrée de la cour des prêtres. Les bouchers sacrés s'en emparent, l'immolent sur l'autel. Un coup de trompette donne le signal du sacrifice.

On se représente l'émotion de l'enfant, les

questions qu'il se pose et tout ce qui se passe dans son âme, à la vue de ce sacrifice.

L'animal est dépouillé, vidé. Ses entrailles et sa graisse sont jetées dans le feu. Joseph prend le corps, l'emporte et va préparer avec Marie le repas sacré. L'animal sera rôti et non bouilli. Aucun de ses os ne sera brisé, et ce qui ne sera pas mangé sera consumé par le feu.

Autrefois, l'usage était de prendre le repas pascal debout, le bâton à la main, prêt à partir, pour reproduire, dans tous ses détails, la scène du départ d'Egypte, la nuit de la délivrance. Mais cette coutume était depuis longtemps tombée en désuétude. Chacun donc s'assied à la mode orientale, sur des coussins et des tapis. Le festin sacré se célèbre dans un ordre rituel. Quatre fois la coupe circule parmi les convives. Après le passage de la première, on apporte des herbes amères, et on les mange avec des pains sans levain. Les herbes amères, imbibées de vinaigre, rappellent les souffrances endurées autrefois en Egypte.

A ce moment, Jésus, suivant l'usage, demande

à Joseph la signification de ce qui se passe sous ses yeux. Il fait deux fois cette interrogation, et le père répond en racontant la sortie d'Egypte ; il termine son récit par ces mots : « Nous devons « louer, célébrer, honorer, magnifier Celui qui « a fait ces grandes et admirables choses à nos « pères, et qui nous a amenés de la servitude à « la liberté, de la douleur à la joie, des ténèbres « à une grande lumière. Disons donc : Halle- « luiah ! Louez le Seigneur ! » Toute la famille, à ces paroles, chante les Psaumes 113 et 114. Le repas continue ensuite, et, après la quatrième et dernière coupe, les convives chantent les Psaumes 115, 116, 117 et 118. Tout est alors terminé.

Le souvenir de cette soirée laissa à Jésus une impression ineffaçable. De tous les rites de son peuple, le repas pascal fut certainement celui auquel il resta le plus attaché. Il trouvait une grande douceur à le célébrer chaque année avec ceux qu'il aimait, et, la veille de sa mort, il disait à ses apôtres : « J'ai vivement désiré de manger « cette Pâque avec vous avant de souffrir (1). »

(1) Ev. de Luc 22 : 15.

Le lendemain était le premier et grand jour de la fête qui avait commencé la veille au soir par le repas pascal. Car les Juifs ne comptaient pas la journée de minuit à minuit, comme nous le faisons, mais de six heures du soir à six heures du soir le lendemain. Il n'était permis de travailler ni ce jour-là, ni le dernier.

Le surlendemain, on offrait dans le Temple une gerbe de la moisson nouvelle. Pendant les sept jours que durait la fête, on mangeait des pains sans levain. Le dernier, il fallait encore être là. Il était expressément interdit de s'éloigner de Jérusalem avant que les sept jours fussent achevés.

Quand tout fut fini, Joseph et Marie partirent avec la caravane de Nazareth. On sait ce qui arriva : « L'enfant Jésus était resté à Jérusalem. « Ses parents ne s'en aperçurent point ; suppo- « sant qu'il était avec leurs compagnons de « route, ils firent une journée de marche, le « cherchant parmi ceux de leur parenté et parmi « leurs connaissances (1). »

(1) Ev. de Luc 2 : 44.

C'est donc jusqu'à Jéricho, et plus loin peut-être, qu'ils allèrent, sans s'inquiéter de l'absence de Jésus.

« Ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à « Jérusalem, le cherchant toujours (1). »

Ils reprennent donc, le cœur serré par l'angoisse, ce chemin montant, dangereux, escarpé, qui va de Jéricho à Jérusalem, et qu'ils avaient fait avec Jésus, huit jours auparavant. Pendant trois mortelles journées, ils le cherchent dans la ville.

« Ce fut au bout de trois jours qu'ils le trou-« vèrent, assis au milieu des Docteurs, les écou-« tant et les interrogeant. Tous ceux qui l'enten-« daient étaient confondus de son intelligence « et de ses réponses. A sa vue, ses parents « furent très surpris, et sa mère lui dit : « Mon « enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte à notre « égard ? Voilà que ton père et moi, nous « te cherchions dans une grande angoisse. Il « leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-« vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je

(1) Ev. de Luc 2 : 45.

« m'occupe des affaires de mon Père ? » Ses pa-
« rents ne comprirent pas cette parole qu'il leur
« adressa. Descendant avec eux, il retourna à
« Nazareth ; et il leur était soumis. Sa mère
« conservait toutes ces choses en son cœur, et
« Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce
« devant Dieu et devant les hommes (1). »

1) Ev. de Luc, 2 : 47 et suivants.

CHAPITRE IV

PREMIÈRES IMPRESSIONS

ET

Premières Expériences

CHAPITRE IV

Premières impressions

ET

PREMIÈRES EXPÉRIENCES

Rentré à Nazareth, Jésus commence à apprendre son métier, sous la direction de Joseph ; car il est l'aîné, et il faut que, par son travail, il aide ses parents à élever ses jeunes frères et sœurs. Un enfant de douze ans était alors, en Orient, aussi developpé, physiquement et intellectuellement, qu'un enfant de quinze ans l'est aujourd'hui dans notre monde occidental et moderne. On

appellera Jésus « le fils du charpentier » (1), et on le verra accompagnant son père, partageant son dur labeur, et apprenant de bonne heure à se sentir responsable.

Puis, Joseph mourut, et tout porte à croire que ce fut peu après, car il n'est plus jamais parlé de lui, et Jésus, le fils du charpentier, devient « le charpentier » (2).

Il continuera donc le métier paternel, et sera désormais le soutien de sa mère et le chef de la famille. Pendant de longues années, il travaillera de cet état pénible entre tous, et il sera, sans doute, le seul charpentier du village. Il ira établir la toiture des maisons nouvelles, et réparer celle des maisons vieillies. On le rencontrera dans ses humbles vêtements d'ouvrier, portant une simple tunique de laine, et le turban sur la tête; équarrissant des poutres, maniant la hache et la scie, dirigeant les hommes qui l'aident; puis, rentrant le soir au logis, pour manger le pain et les œufs durs que sa mère lui a

(1) Ev. de Matthieu 13 : 55.
(2) Ev. de Marc 6 : 3.

préparés, avant de décrocher de la muraille le grabat et la couverture, sur lesquels il reposera quelques heures ses membres fatigués.

Quelques traits de sa vie nous permettent de deviner ce qu'il était avec les siens, dans l'intérieur de la famille.

Lorsque, dans la chambre haute, aucun des apôtres ne se dispose à laver les pieds des convives, c'est lui, le Maître, qui se charge de cet humble office. Nous en concluons que l'empressement à servir et à rendre des services, dut être un trait de son caractère dès l'enfance.

Un autre, c'est le penchant au recueillement et à la prière. Quand nous le voyons, dès le début de sa vie publique, passer la nuit entière à prier, ne surprenons-nous pas là une habitude ancienne, et la prière n'avait-elle pas été, dans sa jeunesse, « la respiration de son âme » ?

Un troisième trait qui s'impose, c'est le support, la charité. Dans une de ses premières prédications publiques, il parle d'aimer ses ennemis, de pardonner à ceux qui vous font du mal, de donner, sans espérer rien recevoir.

Qui osera dire que ces préceptes ne lui étaient pas inspirés par le clair et doux souvenir de l'amour qu'il avait montré à tous à Nazareth ? Enfin, la sollicitude avec laquelle il s'est occupé de sa mère au moment de mourir, et son double cri : « Voilà ton fils ! » « voilà ta mère ! » (1) nous disent assez de quelle tendresse il l'a toujours entourée !

Cependant, Jésus « croît en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (2); il passe de l'enfance à l'adolescence. Le voici arrivé à l'âge où l'attention s'éveille ; il se pose des questions ; il observe ce qu'il voit ; il réfléchit sur ce qu'il entend. Aussitôt après son premier voyage à Jérusalem, et quels que soient ses travaux manuels, il se met à s'occuper « des affaires de son Père ». Le Hazzan (3), sa mère, et peut-être aussi quelque chef de la synagogue, ont

(1) Ev. de Jean 19 : 27.

(2) Ev. de Luc 2 : 52.

(3) On appelait ainsi le personnage chargé de garder la Synagogue et de prendre soin des manuscrits des Livres Saints.

été, jusqu'à ce jour, ses seuls instructeurs religieux. Ils ne lui suffisent plus désormais. « S'occuper des affaires de son Père », ce sera — son attitude à Jérusalem nous l'a montré — interroger les Docteurs et leur faire des questions. Nous en concluons avec certitude qu'il étudia les partis religieux de son peuple, et que son regard curieux et interrogateur se porta sur tout ce qui prétendait être une autorité religieuse.

L'observation fut un des facteurs importants de l'instruction de Jésus. C'est de l'observation, par exemple, qu'il tenait, toute sa science pratique de la vie. Ce qu'il n'avait pas vu, il ne le savait pas. Il n'a pas vu de grandes capitales, de grands empires ; il n'est certainement jamais sorti de Palestine, et il n'avait qu'une imparfaite idée de l'empire romain et du pouvoir de « César ». On peut dire, sans doute, que lorsqu'il décrit les rois comme des personnages qui ont de beaux habits, demeurent dans des palais, ont beaucoup d'esclaves chargés de faire leurs commissions, et d'aller, de leur part, chercher les

gens qu'ils ont invités à dîner (1), il n'emploie ce langage enfantin que pour se mettre au niveau de ses auditeurs. Il n'en est pas moins certain qu'il ne vit jamais de roi, et qu'il ne connut d'autre souverain que le tétrarque Hérode Antipas. Il ne pouvait donc parler des grands de la terre que par ouï-dire.

Mais ce qu'il avait vu, il le savait. Il avait un don de pénétration, une puissance et une acuité de vision d'une extraordinaire intensité, et la profondeur d'observation que suppose la moindre de ses paraboles est véritablement prodigieuse. Il a tout vu à Nazareth, et, de ce qui se passe dans son village, il n'ignore rien.

Les mœurs des hommes et des bêtes, la vie des animaux dans les bois, dans les champs, dans le fermes ; les loueurs à la journée ; le trafic au marché ; les rapports des ouvriers et des propriétaires ; le prix des denrées ; les habitudes des villageois ; le parc où l'on met, la nuit, le troupeau ; le berger qui cherche une brebis égarée ; la poule qui appelle ses poussins ; la nécessité

(1) Ev. de Matth. 11 : 8 ; 18 : 23 ; 22 : 2 et suiv., etc.

de bien choisir le terrain sur lequel on construira ; la lenteur avec laquelle un grain de sénevé se transforme en un grand arbre ; le sort des différentes poignées de grain jetées par le semeur, les uns perdus pour divers motifs, les autres allant mourir dans la bonne terre pour revivre ; la fabrication du pain ; la différence du vin vieux et du vin nouveau ; la manière de raccommoder les habits, et l'importance de laver les plats au dedans comme au dehors, tout lui est familier, et rien de la vie journalière ne lui reste étranger.

Ce don d'observer et d'apprendre par l'observation, il le porta, avant tout, sur les coutumes religieuses qui se manifestaient autour de lui.

Il n'a certainement jamais fréquenté les écoles des rabbins de Jérusalem, celle d'Hillel ou celle de Schammaï. On ne le vit point parmi leurs élèves. Il était charpentier ; les habitants de Nazareth le connaissaient comme tel, et, plus tard, quand on l'entendit parler, on s'étonna précisément de ce qu'il savait tant de choses et

avait une telle sagesse, lui qui n'était que « le charpentier ».

Mais de là à conclure que Jésus ne fit aucune étude, il y a loin. Il est certain, pour nous, que de dix à quinze ans, il étudia, à l'école de Nazareth, la loi traditionnelle et les minutieuses réglementations de la vie israëlite. Il les a trop bien connues pour qu'il en fût autrement et, d'ailleurs, tout jeune homme qui se proposait d'approfondir un peu les choses religieuses, se livrait à cette étude. Sans doute, Jésus ne posséda jamais ni parchemins ni diplômes; il fut autodidacte, c'est-à-dire, qu'il s'instruisit lui-même. Mais il fut un Rabbi ; on l'appelait Rabbi Jehosuah Natserieh, c'est-à-dire, le Rabbi Jésus de Nazareth ; or, c'était là une sorte de profession, de carrière à laquelle il fallait s'être initié en acquérant certaines connaissances. Si le premier venu pouvait s'improviser Rabbi, il ne le faisait cependant qu'à bon escient, et après s'être préparé à sa tâche.

Le Rabbi était un personnage que l'on consultait, qui guérissait les malades, qui avait des disciples, qui prononçait des aphorismes, des sentences. Quelles études avait-il faites? Des

études qui n'avaient pas un programme fixe, et qui ne se terminaient pas par des examens conférant un titre et un grade. Ces études, ces examens, ces certificats, étaient l'affaire du Docteur de la Loi. Le Rabbi était plus libre ; il l'était même tout à fait. Rabbi était un nom que donnait le peuple à quiconque prenait de l'ascendant sur lui et lui rendait des services. Mais cet ascendant, cette autorité qui attirait l'honneur d'être appelé Rabbi, on ne pouvait y prétendre qu'après avoir acquis certaines connaissances, et ces connaissances, Jésus les acquit certainement. Il a trop bien su le fort et le faible des partis de son temps, pour n'avoir pas observé ces partis de très près, et vécu avec eux dans le plus étroit contact.

Chaque jour de Sabbat, après la Synagogue, les hommes pieux de la cité se réunissaient pour lire et méditer. On discutait, on argumentait. A qui fera-t-on croire que Jésus, après l'âge de quinze ans, n'alla jamais à cette école de rabbins, où on se livrait à une étude approfondie des Ecritures, en commençant par le Lévitique, pour passer en revue toute la Thorah et ensuite

les Prophètes? Jésus alla certainement assister aux réunions de ce genre qui se tenaient à Nazareth. La preuve qu'il a fréquenté les endroits où les Scribes argumentaient, c'est qu'il a appris leur manière de raisonner.

C'est par des arguments semblables aux leurs, qu'il démontre que la Résurrection des morts est dans le Pentateuque (1), qu'il répond aux Sadducéens niant la vie future (2), et qu'il demande comment le Messie peut être à la fois le fils et le Seigneur de David (3). Si l'exégèse rabbinique lui a été familière, c'est qu'il l'a apprise en entendant les Docteurs expliquer la Loi et les Prophètes. Nous pouvons donc tenir pour certain, que Jésus se prépara à son ministère par une connaissance très sérieuse et une étude très attentive du Judaïsme des écoles.

Il fit plus : il apprit à parler. La grande habi-

(1) Ev. de Matth. 22 : 31 et 32. Ev. de Marc 12 : 26 et 27. Ev. de Luc 20 : 37 et 38.

(2) Ev. de Matth. 22 : 23 et suiv. Ev. de Marc 12 : 18 et suiv. Ev. de Luc 20 : 27 et suiv.

(3) Ev. de Matth. 22 : 45. Ev. de Marc. 12 : 37.

tude de la parole publique, qu'il eut dès le premier jour, suppose une préparation qui ne fut pas l'affaire d'un jour. Cette préparation fut si complète que, pendant son ministère, il donna toujours à sa parole la forme la plus admirablement achevée; si achevée que toute trace de travail a disparu. On ne peut en découvrir aucune, même dans les paraboles, dont la structure est si parfaite. Il est donc impossible de dire ce que fut ici la préparation de Jésus. Elle n'en est pas moins certaine; car si, plus tard, il fut souvent appelé à improviser, c'est évidemment qu'il avait appris à le faire.

Jésus a donc fait, comme tout homme, ses expériences : il s'est créé lui-même, à l'aide des circonstances, des épreuves et des luttes extérieures qu'il a dû livrer. Il a profité de tous les moyens de s'instruire que Dieu mettait à sa portée. Son caractère, son esprit, son intelligence, son âme entière ont sans cesse grandi pendant ces dix-huit années. Il a prêté l'oreille aux leçons que lui donnaient les événements du jour, patriotiques ou religieux; il a connu l'hostilité des hommes, il a été instruit par elle.

Je tiens aussi pour fort probable, que Jésus fit des séjours à Jérusalem pendant les dix-huit années qui le séparaient de sa vie publique. Il dut continuer à s'y rendre aux fêtes de Pâque. Il y alla, peut-être aussi, aux autres fêtes. Celle des Tabernacles était très populaire, et son désir d'apprendre, l'ardent intérêt qu'il portait aux « choses de son Père », le souvenir qu'il avait gardé de son premier séjour à Jérusalem, de sa première entrevue avec le Temple, tout m'induit à croire que ses pas le portèrent souvent vers la ville sainte, car il est bien difficile d'admettre qu'il rentra à douze ans à Nazareth pour ne plus en sortir.

Mais ses absences ne furent jamais longues; il ne fit point de voyages lointains, et Nazareth fut certainement son constant séjour. Pendant trente ans, il eut sous les yeux le maigre et étroit horizon de son village. Pendant trente ans, il a vécu au milieu de ces cabanes, de ces aires, de ces pressoirs. Pendant trente ans, il a vu ces montagnes dont les moindres contours, depuis sa tendre enfance, lui étaient familiers. La physionomie de ce paysage s'est

alors gravée dans sa mémoire pour ne s'en effacer jamais. C'est ici, parmi ces buissons et ces roses, qu'il a reçu sa première impression du monde, et qu'il a senti s'éveiller dans son âme une admiration pour la nature, qui a toujours été en grandissant. Dans l'éclat des anémones rouges qu'il appelait des lis, il a vu resplendir la gloire de son Père, et, sur ces collines silencieuses, il a senti sa présence et est resté de longues nuits à le prier.

Parmi les actes préparatoires de sa vie publique, il faut compter la prière, les heures passées avec le Père. Il savait « fermer sa porte » et « prier le Père, qui le voyait dans le secret »; mais c'est surtout sur les hauteurs qui entouraient le bourg qu'il trouvait la solitude et l'isolement. Il n'est peut-être pas une des collines qui avoisinent Nazareth sur laquelle il n'ait prié. Nous avons déjà remarqué que si, pendant son ministère, il aimait à se retirer dans la montagne, et y passait parfois la nuit entière, seul avec le Père, il le fit certainement, et sans cesse, dans ses longues et fécondes années de préparation.

Il est une des hauteurs dominant le village qui dut souvent l'attirer (1). On y admire une des vues les plus belles de la Palestine, et il est hors de doute que Jésus l'a souvent contemplée. Ce sommet est au Nord ; il est le plus élevé des environs immédiats du bourg. Si, à Nazareth même, la vue est des plus bornées, ici, au contraire, le panorama est immense. Voici, au Sud, les montagnes de la Samarie, au delà desquelles on devine la triste et froide Judée. Au couchant, la chaîne du Carmel, le double sommet qui domine Megiddo ; et, dans le lointain, dans l'infini, les eaux bleues de la Méditerranée. Au Nord on aperçoit les montagnes de Jafed, qui vont mourir dans la mer, et, tout au fond, le pic neigeux du grand Hermon. Puis, si l'on se tourne vers l'Est, le regard s'arrête sur les montagnes du pays de Sichem et sur le mont Thabor, aux formes gracieuses et arrondies.

(1) Aujourd'hui le Djebel-ès-Sikh, à 542 mètres d'altitude. Nazareth est déjà à 273 mètres au-dessus de la mer et à 100 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrelon. Au sommet du Djebel-ès-Sikh, on visite aujourd'hui le petit Ouély de Nebi Ismaël.

Voilà le spectacle que contemplait Jésus. C'est là, du côté du soleil levant, qu'après une nuit de recueillement et de prières, il entrevoyait la vallée du Jourdain, dont il devait plus tard faire le théâtre de son activité ; et, au delà du fleuve, la Pérée avec ses hautes plaines ; tandis qu'autour de lui, à ses pieds mêmes, s'étalaient la prodigieuse richesse d'une végétation intense, et des terres d'une fertilité telle qu'on les comparait au Paradis.

C'est dans cette nature que Jésus vit, sans cesse, la face de son Père. Ce Père, il le connaît et il l'aime de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force et de toute sa pensée, depuis le jour où sa pieuse mère lui a appris à balbutier son nom ; et, après avoir trouvé sa paternité dans l'Ancien Testament, dans le récit merveilleux des délivrances accordées à son peuple, il la trouve sur les hauteurs solitaires qui dominent Nazareth.

Redescendu de la colline, il la trouve encore, et partout, et toujours, dans la nature qui l'entoure. Elle est le reflet du monde invisible ; elle est comme transparente, et l'image sereine et

bienveillante du Père lui apparaît à travers toutes choses. Les travaux de la campagne, les mœurs des animaux, le lent développement des plantes, la rude tâche des bergers et des laboureurs, tout l'intéresse et l'attire, tout servira de matière à son enseignement, tout sera pour lui la preuve de l'activité incessante du Père céleste et de son amour infini. Il y a là, pour lui, une révélation permanente qui le préserve du Rabbinisme sec et dur de ses contemporains. Il emmagasine des faits, il accumule des expériences, dont plus tard il ouvrira le trésor inépuisable à ceux qu'il instruira.

Ce fut enfin dans ces heures de solitude que se posa pour lui la question de sa destinée. Pourquoi suis-je au monde ? Quelle est ma mission ? Que sera ma vie ? Il interroge son Père ; il s'occupe de ce qui le concerne. La Synagogue lui a révélé l'existence d'une foule de questions religieuses, et n'en a pas résolu une seule. Il a lu les Prophètes, et la mission de son peuple lui a été révélée. Mais une question renferme toutes les autres et s'impose à lui : Qui sera le Messie ? Quand paraîtra-t-il ? Quelle œuvre accomplira-

t-il ? Dix-huit années se passeront ainsi, et il arrivera lentement, mais sûrement, à cette conviction inébranlable : le Messie ! c'est moi-même !

CHAPITRE V

ÉTUDES ET LECTURES

CHAPITRE V

Études et Lectures

Les lectures de Jésus ! Elles furent certainement une des sources principales de son instruction.

Il n'est pas difficile de savoir quels livres il connut et médita. Avant tout, il faut nommer l'Ancien Testament. Celui qu'il lut était moins complet que le nôtre. Il se composait de deux volumes ; le premier, appelé la Loi, renfermait les cinq livres dits de Moïse. Ils avaient un caractère plus particulièrement sacré que tous

les autres, et chacun croyait, nous avons déjà eu occasion de le dire, que Dieu en avait lui-même dicté le contenu, mot pour mot, au Législateur des Hébreux. Le second volume, appelé les Prophètes, renfermait les livres suivants, et dans cet ordre : Première partie, Josué, Juges, I Samuel, II Samuel, I Rois, II Rois. — Deuxième partie, Esaïe, Jérémie, Ézéchiel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie.

Les autres livres que nous trouvons aujourd'hui dans nos Anciens Testaments n'étaient pas encore réunis en recueil sacré ; ils n'en étaient pas moins considérés comme venant de Dieu ; car tout écrit portant le nom d'un des grands hommes du passé était tenu pour divin. Jésus n'eut certainement jamais la notion moderne d'un Canon fermé, arrêté, définitif. Il lisait le livre de Daniel, avec la même vénération que ceux d'Ésaïe et de Jérémie ; et cependant cet ouvrage n'était pas dans le recueil où se trouvaient les écrits d'Ésaïe et de Jérémie ; mais Daniel avait été un des plus remarquables

Voyants de l'exil, et son livre renfermait des révélations d'une importance capitale.

Il en était de même des Psaumes. Ils n'étaient, au temps de Jésus, que le Livre de Cantiques de la Synagogue ; mais ce recueil de chants sacrés était considéré par tout le monde comme divin, et on les nommait parfois à côté de la Loi et des Prophètes ; on ajoutait : « et les Psaumes » (1). Par contre, il est certains livres, comme Esdras, Néhémie, Esther, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, que Jésus ne cite jamais, et il en est quelques-uns dans le nombre dont il a probablement toujours ignoré l'existence.

Le premier livre qu'il connut fut certainement la Loi, parce qu'elle était l'ouvrage le plus respecté de son peuple, et que, chaque sabbat, il l'entendait lire à la Synagogue. Aussi, la Synagogue fut-elle, sans aucun doute, sa première école religieuse et sa première inspiratrice. Il l'avait fréquentée de bonne heure, et avec toute

(1) Evangile de Luc 24 : 44.

sa vénération et sa piété d'enfant. Il continua, jeune homme, à assister à ses cérémonies, et jamais, pendant toute sa vie, il ne manqua de prendre part au culte de la Synagogue (1). Les prédications qu'il y entendait chaque semaine — car il s'y faisait de vraies prédications — éveillaient ses idées, provoquaient ses réflexions. Il arrivait que ces sortes de sermons, ces explications du texte, étaient contradictoires, et Jésus s'assimilait ceci, rejetait cela, se demandait comment lui-même aurait expliqué tel passage, et surtout il réagissait contre la scolastique, qui était le ver rongeur du Judaïsme de son temps.

La Synagogue de Nazareth, celle où il devait lire un jour un fragment d'Ésaïe (2), était une très vaste construction rectangulaire. A l'intérieur, quatre colonnes de chaque côté ; au fond, un chœur en forme d'hémicycle. Il est surélevé, et c'est là que se placent les lecteurs et les Scribes (3). Une grande armoire contient les

(1) Év. de Luc 4 : 16 « *Selon sa coutume* ».
(2) Év. de Luc 4 : 17.
(3) Nous indiquons là les dispositions architecturales

manuscrits sacrés, et, devant elle, est installée une petite chaire. La salle est garnie de bancs, et les places des premiers rangs ou de l'estrade sont payées. C'est là que se mettent les riches. Joseph et ses fils s'asseyent d'un côté de la salle, aux places gratuites ; Marie et ses filles de l'autre, car les sexes sont toujours séparés. Les femmes sont voilées, et les hommes gardent leur turban sur la tête.

Lorsque le service commence, un personnage, désigné d'avance, monte sur l'estrade et récite le *Schema* et le *Schemoné Esré* (1) ; tout le peuple est debout et répond d'une voix forte : Amen, à la fin de chaque prière. Jésus a, sans doute, été plus d'une fois celui qui a récité ces deux prières.

Ensuite, on lit la Loi, c'est-à-dire une cinquantaine de versets du Pentateuque. Le Hazzan, sorte de sacristain, a tiré de l'armoire l'étui qui

adoptées pour toutes les Synagogues, et qui devaient être, par conséquent, celles de la Synagogue de Nazareth.

(1) Voir sur le *Schemoné Esré*, notre ouvrage : *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, 5e édition, page 375 et suiv.

renferme les précieux textes, et sept lecteurs, d'une voix monotone et nasillarde, lisent, à tour de rôle, trois ou quatre versets chacun. En trois ans, le Pentateuque sera lu en entier. Alors, on recommencera. De douze à trente ans, Jésus l'entendit lire six fois dans la Synagogue de Nazareth. Chaque verset, lu en hébreu, dans la langue originale, était aussitôt traduit en syriaque; car le peuple de Nazareth ne comprenait pas l'hébreu.

Jésus, dans son enfance, ne le comprenait pas plus que ses compatriotes, et il dut l'apprendre quand il se mit à faire du texte une étude privée. Il est probable qu'il ne le parla jamais couramment, car pas une seule des paroles de lui, que les Evangiles nous ont conservées dans leur texte primitif, n'est en hébreu. Elles sont toutes prononcées en syriaque, sa langue maternelle; dans la conversation, il n'en employait jamais d'autre, et, même lorsqu'il citait l'Ancien Testament, il ne le citait que traduit en syriaque.

La lecture finie, un des lecteurs faisait un commentaire oral, une explication, une sorte

d'homélie. Jésus, enfant, a longtemps accepté d'autorité, et sans être en état de les discuter, ces interprétations dont les développements talmudiques peuvent nous donner une idée. C'étaient, la plupart du temps, de pauvres et inintelligentes remarques, des rapprochements forcés, des observations puériles.

Ce commentaire achevé, le personnage qui avait récité les premières prières venait lire un passage du livre des Prophètes. Tous les trois versets, un interprète traduisait; enfin, la bénédiction était prononcée, et l'assemblée se retirait. Ces diverses lectures et récitations étaient séparées par le chant de Psaumes, et trois diacres recueillaient les dons des fidèles pour les pauvres.

Un des premiers soins de Jésus fut certainement de se faire prêter le rouleau de la Thorah pendant la semaine, et d'y relire le passage commenté le Sabbat précédent. C'est ainsi qu'il apprit à fond l'histoire de son peuple, et que les récits des livres mosaïques lui devinrent très familiers : la création, la chute, Abel, Noé;

Abraham, Isaac, Jacob, tous les patriarches; Moïse et ses hauts faits; puis, dans le recueil des Prophètes, David, Salomon, Elie, Elisée, furent ses héros favoris.

Parmi les prophètes écrivains, il fit un choix. Il ne semble pas les avoir tous également goûtés. Esaïe paraît avoir été son auteur de prédilection, et les Psaumes seuls lui furent peut-être plus familiers encore. Il est probable qu'il parvint à se procurer des textes qui lui appartenaient en propre, et qu'il n'était pas obligé de rendre à la Synagogue, après en avoir pris connaissance; car les plus pauvres, s'ils étaient pieux, se procuraient des feuilles de parchemin, sur lesquelles ils recopiaient eux-mêmes ou faisaient recopier par quelque Scribe complaisant les textes qu'ils tenaient à relire souvent. L'écriture de ces manuscrits que lut Jésus, après les avoir fait recopier ou les avoir copiés lui-même, était exactement celle de nos Bibles hébraïques d'aujourd'hui.

La Loi était pour lui la Parole de Dieu ; ni plus, ni moins. Cette Parole faisait, à ses yeux, autorité. Jamais il ne se posa à son sujet une

question critique. Pour lui, tout ce qui est écrit est entièrement authentique et véridique. Tout vient de Dieu ; tout est vrai. La formule : « Il est écrit » est, pour lui, synonyme de celle-ci : « Dieu dit ». Et cependant, il sent que, à bien des égards, cette Parole est dépassée, et dépassée par lui-même, par sa conscience, par une intuition sûre, intime, immédiate de la vérité qu'il porte au dedans de lui. Il présente ce phénomène unique, qu'il est à la fois soumis à la Parole de Dieu et au-dessus d'elle. Prenons pour exemple un des passages du Sermon sur la montagne : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu « ne tueras point ; celui qui aura tué, sera pas- « sible du jugement ; eh bien, je vous dis, moi : « quiconque se met en colère contre son frère « sera passible du jugement » (1). Il accepte donc le commandement « Tu ne tueras point ; » il ne le rejette pas, mais il l'explique et montre qu'il implique la colère et la haine ; il remonte de l'acte au sentiment qui l'a dicté. Cette exégèse lui paraît légitime. Il affirme que sa manière de

(1) Ev. de Matthieu 5 : 21 et 22.

voir est la vraie interprétation du texte ; et en même temps, c'est lui qui parle, et il le sait bien, car il s'exprime ainsi : « Eh bien, je vous dis, moi. »

Si, maintenant, nous étudions en elle-même cette interprétation donnée par Jésus, nous voyons qu'il sépare dans la Loi ce qui est éternel de ce qui est transitoire et passager ; et nous montrerons plus loin qu'il ne faisait qu'appliquer là une méthode qui a été constamment la sienne, et dont il s'est servi en toutes circonstances : ne rien abolir, tout accomplir.

Nous avons dit que ce furent surtout Esaïe et les Psaumes qui l'inspirèrent. C'est là, en effet, qu'il trouva l'universalisme, là qu'il apprit que tous les hommes sont frères, et que Dieu est le Père de tous ; c'est là qu'il découvrit le culte sans date et sans patrie, le culte en esprit et en vérité, indépendant des rites et des formules, et qu'il devait constamment prêcher. Les livres de Jérémie et d'Osée firent aussi partie de ses lectures préférées. Il aimait à répéter des sentences tirées de l'un de ces prophètes,

celle-ci, par exemple : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » (1).

Les prophètes lui parlaient aussi d'un relèvement dans l'avenir, d'une ère glorieuse qui viendrait, d'une Rédemption finale qui serait le triomphe de Jéhovah, et, comparant ces rêves aux misères qui l'entouraient, ce bonheur futur aux malheurs de son temps et de son peuple, sentant en même temps grandir en lui la conscience d'une force religieuse et morale qui dépasse celle des meilleurs parmi ses contemporains, sa foi en lui-même et en une mission exceptionnelle s'éveille et grandit.

Désireux d'étudier de plus près les croyances messianiques de son temps, il interroge ceux qui en ont spécialement parlé, et il lit deux Apocalypses très appréciées de ses contemporains, le livre de Daniel et le livre d'Enoch.

Il fut poussé à les méditer par l'état religieux et politique de sa nation. De continuelles séditions agitaient le peuple, et entretenaient l'espé-

(1) Osée 6 : 6.

rance d'une délivrance prochaine. C'était une situation profondément troublée dont le village de Nazareth subissait certainement le contre-coup. On devait parler politique sur la petite place de la ville, le jour du Sabbat, au sortir de la Synagogue ; on devait interroger avidement les personnages arrivés de Jérusalem pendant la semaine et leur demander : Qu'y a-t-il de nouveau ? Quelque zélote s'est-il levé ? Le Procurateur a-t-il encore commis quelque crime ? Un jour, on raconte à Jésus qu'Archélaüs a été déposé par les Romains, et que ceux-ci ont réduit la Judée en province ; un autre jour, il apprend de la bouche de quelque ardent patriote la révolte de Judas le Gaulonite. Il s'est soulevé, il a refusé de payer l'impôt. Faut-il le payer, oui ou non ? Il ne le faut pas, disent les uns, car Dieu seul est notre Maître, et le payer, c'est consacrer sa servitude et reconnaître le pouvoir des Romains. Mais Judas, disent les autres, a été écrasé par le Procurateur Coponius ; ne faut-il pas voir dans cette défaite le doigt de Dieu qui veut qu'on rende à César ce qui est à César ? Jésus entend ces discussions passion-

nées. Il apprend que la mort des perturbateurs est certaine ; mais il apprend aussi que cette mort est recherchée par eux comme un triomphe, et que les exaltés mettent leur gloire à n'avoir nul souci de leur vie, pourvu qu'ils défendent jusqu'au bout la cause sacrée, la cause de Dieu.

Au fond, c'était le Messianisme qui troublait les cerveaux. A chaque ligne de l'Ancien Testament, on voyait annoncé le Règne futur ; on calculait l'époque de la venue du Messie, et ces calculs se rapportaient précisément au temps agité où l'on vivait. Le Messie va paraître, c'était le cri universel.

On comprend alors que Jésus voulut connaître les livres de Daniel et d'Enoch. Daniel était l'ouvrage le plus lu et le plus vénéré des Juifs du 1er siècle (1). Ce livre le frappa beaucoup. Il résumait l'opinion des meilleurs théologiens des derniers siècles. Il donnait une vraie philosophie de l'histoire, et, subordonnant tout au peuple juif, ne voyait dans la succession des

(1) Josèphe, *Antiqu. Jud.*, X : 10 : 17.

empires que l'accomplissement de la volonté de Dieu à l'égard de son peuple préféré.

C'est dans le livre de Daniel que Jésus lut, pour la première fois, le nom de « Fils de l'homme » qu'il devait choisir pour se désigner lui-même. Il y trouva aussi la prédiction de l'empire universel des saints, et l'affirmation claire et positive de la résurrection des morts.

Le livre d'Enoch vint, à son tour, préciser ces prédictions. Jésus ne le lut pas tel que nous le possédons aujourd'hui, car ce livre se compose de fragments écrits à diverses époques, et plus d'un est postérieur à Jésus-Christ. Mais il est aisé de les distinguer, et l'origine palestinienne de plusieurs passages, certainement antérieurs au christianisme, est maintenant hors de toute contestation. Jésus lut ces passages, qui sont vraisemblablement d'origine essénienne. L'auteur attend un dernier assaut de la puissance païenne, c'est-à-dire syrienne. Cet assaut, repoussé par Dieu, sera suivi d'un Jugement. Les anges déchus et les Juifs infidèles seront jetés dans l'abîme. Une Jérusalem nouvelle sera édifiée par Dieu, et les Israélites pieux y recevront

les hommages des païens. Alors paraîtra le Messie. Il est représenté sous l'image d'un taureau blanc. Tous les païens l'invoqueront et se convertiront au vrai Dieu.

A la lecture de ces livres, Jésus joignit peut-être celle des « Psaumes de Salomon », recueil composé 63 ans environ avant sa naissance. Là il trouvait annoncées la Royauté de Dieu lui-même et la perpétuité de cette Royauté dans la maison de David. Un roi, descendant de David, sera suscité par Dieu pour détruire les ennemis d'Israël et chasser les païens de Jérusalem. Ce roi sera juste; il sera l'oint du Seigneur, plein de l'Esprit de Dieu et pur de tout péché.

Jésus connut-il d'autres ouvrages encore, perdus pour nous, dont nous ignorerons toujours l'existence même, et parlant des glorieuses choses que le peuple Juif devait accomplir, et de l'empire éternel que Dieu fonderait dans un prochain avenir ? Il est légitime de le supposer, car si quelqu'un dut être avide de connaître toutes les prédictions, de chercher à les comprendre, et sut en retirer les parcelles de vérité

qu'elles renfermaient, ce fut assurément Jésus.

Cependant, nous ne pouvons pas ne pas remarquer combien le côté fantastique, exagéré, de ces visions apocalyptiques resta étranger à sa pensée. Quelle distance entre son enseignement simple, populaire, imagé, sans doute, mais dont les images sont toujours paisibles et cohérentes, et les constructions d'un faux symbolisme et d'une bizarrerie voulue de ces livres de son peuple.

Tout, dans ces ouvrages, est allégorique, et, d'ailleurs, on allégorisait toujours et partout au temps de Jésus. Or, il n'y a pas trace de métaphores de ce genre dans son enseignement, et il est certain qu'il éprouva, lui seul, peut-être, de tout son peuple, un grand éloignement pour cet allégorisme prétentieux. En fait d'allégories, il ne connaît que les paraboles, sortes de comparaisons, dont un des plus grands mérites est d'être merveilleuses de naturel et de simplicité, tandis que, dans le livre d'Enoch, par exemple, tout est étrange, exagéré, compliqué. L'avènement du Messie y est prédit avec tout ce qu'il doit amener d'énorme et de terrifiant. Les cataclysmes s'y suc-

cèdent tous plus extraordinaires les uns que les autres, et Jésus, qui a connu ces descriptions ampoulées, en est toujours resté indépendant.

Son exégèse de l'Ancien Testament est elle-même d'une sobriété et d'une sagesse qui tranchent singulièrement avec l'exégèse de son temps. Les Docteurs et les Scribes excellaient à trouver dans les Ecritures ce qui n'y était pas. La Loi était, de leur part, l'objet des plus subtiles interprétations. Dans les Prophètes et dans les Psaumes, on découvrait une foule de traits se rapportant au Messie, et, partout, on affirmait le reconnaître. Or, il ne semble pas que Jésus fût jamais séduit par ces prétendues découvertes. Sur ce point, il s'est nettement séparé de ceux qui lui ont servi de guides.

Ce qu'il admirait sans réserve, c'est la sublime poésie des Psaumes et les magnifiques développements d'Esaïe. Il fit de ces livres, et d'autres encore, le principal aliment de sa piété, et son soutien de chaque jour. Esaïe fut un de ses maîtres : mais rien n'indique qu'il ait trouvé dans ses écrits ce qui n'y était pas et qu'il ait accepté les explications subtiles et l'exégèse for-

cée de ses contemporains. Rien n'indique que Jésus ait jamais compris les Ecritures autrement qu'en leur donnant leur sens véritable, reconnaissant le Messie là où il est clairement annoncé, et se refusant à le découvrir, là où il ne se trouve certainement pas.

CHAPITRE VI

JÉSUS ET LES PHARISIENS

CHAPITRE VI

Jésus et les Pharisiens

On admet généralement que, chez les Juifs, au temps de Jésus-Christ, il y avait trois sectes : les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. Or, Josèphe, en l'affirmant, dénature complètement la physionomie du Judaïsme palestinien au 1er siècle. De ces trois catégories de personnages, certains Esséniens, de stricte observance, étaient seuls des sectaires. Les Sadducéens formaient aussi un parti, si l'on veut, mais il se réduisait à fort peu de chose. Les

prêtres de Jérusalem, les pontifes enfermés dans le Temple, professaient seuls le Sadducéisme. Ce n'était qu'un petit groupe sans influence, et restant dans le sanctuaire.

Quant aux Pharisiens, loin d'être des sectaires, ils étaient la nation même, ils représentaient l'état général des esprits religieux en Palestine, au 1er siècle. Tout Juif pieux était, si l'on peut s'exprimer ainsi, dressé à la pharisienne. Les Pharisiens s'étaient emparés des synagogues, ils en dirigeaient l'enseignement et alors, quiconque s'occupait sérieusement de religion chez les Juifs, quiconque avait de la piété, était au nombre des Pharisiens. On peut dire, par suite, que Jésus, dans sa jeunesse, a été, lui aussi, sous l'influence pharisienne.

L'opposition que l'on établit toujours entre le Pharisaïsme et le Christianisme, repose en partie sur la célèbre invective huit fois répétée : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites..., etc. » (1). Mais Jésus a dit ces paroles, exactement comme un prédicateur de nos jours

(1) Ev. de Matthieu, ch. 23.

dirait du haut de la chaire dans une église : « Malheur à vous, chrétiens hypocrites et or- « gueilleux, qui tenez à assister aux services de « votre Eglise et qui êtes formalistes, ne prati- « quant pas pendant la semaine ce que vous « entendez dire le dimanche ! » Les prédicateurs modernes ont, sans doute, l'habitude de s'exprimer en termes plus modérés ; mais, forme à part, ils émettent sans cesse des idées semblables devant leurs auditeurs. Qui en conclura que les chrétiens sont tous ainsi, que le prédicateur qui leur parle est leur adversaire et qu'ils sont, eux, ses irréconciliables ennemis ? Personne. Or, des invectives de Jésus, on a conclu que les Pharisiens étaient tous hypocrites, et le mot Pharisien est devenu synonyme du mot jésuite. Elles sont nombreuses, les erreurs historiques, accréditées comme des vérités indiscutables, et qui reposent sur des malentendus de ce genre.

Essayons de montrer la vraie physionomie du Pharisaïsme, au temps de Jésus-Christ.

Les Pharisiens et les Esséniens — dont nous

parlerons au chapitre suivant — représentaient les deux faces d'une même tendance, que Jésus a connue à fond, vers laquelle il se sentit, à plus d'un égard, attiré, et à laquelle il fit plusieurs emprunts. Loin de considérer le Pharisaïsme, dans son ensemble, comme un danger, et tous les Pharisiens, comme des ennemis, il en a eu plusieurs parmi ses amis; il allait volontiers prendre ses repas chez eux; et, plus tard, son Eglise devait se recruter en grande partie parmi les Pharisiens.

Les Talmuds distinguent plusieurs espèces de Pharisiens, et une seule, parmi les sept qu'ils indiquent, a été l'objet mérité de la réprobation de Jésus.

L'œuvre des Pharisiens a consisté, dans son ensemble, quelques regrettables exceptions mises à part, à spiritualiser le Judaïsme en le séparant du Temple, des sacrifices, de tout le rituel sacerdotal.

Cette partie de la religion juive était entre les mains des Sadducéens, riches aristocrates qui vivaient dans le Temple, et du Temple, n'en sortaient pas, pour ainsi dire, dont l'action sur

le peuple était nulle, et qui n'existaient qu'à Jérusalem. Pour les Sadducéens, le rite seul importait. Ils étaient l'incarnation du plus étroit formalisme et ne s'occupaient plus des idées et des croyances. Jésus n'éprouva jamais que de l'éloignement pour le Sadducéisme, et même une profonde et légitime répulsion. Les Sadducéens la lui rendirent bien; il n'eut, au fond, de vrais ennemis que ceux-là. Ce furent ces formalistes sans piété, ces aristocrates sans foi et et sans bonne foi, qui le condamnèrent à mort. Jamais Jésus ne lutta contre eux par la parole. Il fit comme les Pharisiens, leurs anciens adversaires politiques qui, depuis longtemps, au 1er siècle, s'étaient détournés d'eux. Ils pensaient, non sans raison, que ces sceptiques, qui avaient des habitudes religieuses, sans avoir de convictions religieuses, étaient à la fois méprisables et sans danger pour le vrai Judaïsme.

D'ailleurs, Jésus ignora les Sadducéens pendant toute sa jeunesse. Ses séjours à Jérusalem étaient trop rares et trop courts pour qu'il lui fût possible d'entrer en rapports avec eux.

Les Pharisiens, avons-nous dit, étaient maîtres des synagogues. Là, ils spiritualisaient le Judaïsme, œuvre que Jésus a certainement approuvée; et quand celui-ci disait avec Osée, faisant parler l'Eternel : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices, » il adoptait une de leurs maximes préférées. Pendant la première partie de son ministère, Jésus aura, avec ces Pharisiens-là — qui n'étaient pas, j'en conviens, tous les Pharisiens, mais qui en étaient, je le crois, l'immense majorité — des rapports intimes et fréquents. Très peu, il est vrai, auront le courage de l'approuver ouvertement; mais plus d'un entretiendra avec lui des relations secrètes. L'un viendra le trouver de nuit (1); un autre le fera prévenir qu'Hérode veut le mettre à mort (2); quelques-uns ne craindront pas de l'inviter et de le recevoir à leur table (3).

Un jour viendra cependant où il y aura rupture entre Jésus et les Pharisiens. Ce jour sera un des plus solennels de sa vie. Nous

(1) Ev. de Jean 3 : 1.
(2) Ev. de Luc 13 : 31
(3) Ev. de Luc 11 : 37.

aurons à en parler en détail quand nous étudierons le ministère de Jésus-Christ. Les Pharisiens en arriveront à se concerter pour comploter la perte de Jésus. Si quelques-uns lui restent fidèles, ils se cacheront, et aucun d'eux n'osera prendre sa défense lors de son procès. Il est même fort possible que, dans le Sanhédrin qui condamna Jésus, se trouvassent quelques Pharisiens, quoique la majorité fût évidemment Sadducéenne.

Si les Pharisiens formaient, dans l'ensemble, un parti modéré, très aimé du peuple, combattant la corruption et l'impiété des Sadducéens, si Jésus doit un jour recommander de faire tout ce qu'ils disent : « Les Scribes et les Pharisiens siègent dans la chaire de Moïse. Tout ce qu'ils vous disent, il faut le faire et l'observer; »(1) cependant, il ajoutera qu'ils agissent autrement qu'ils n'enseignent. « Ils disent et ils ne font pas, » et il a été l'irréconciliable adversaire de ce qu'on appelle aujourd'hui le Pharisaïsme.

De tous ces faits, je crois pouvoir conclure

(1) Ev. de Matth. 23 : 2.

que, pendant les années qui précédèrent sa vie publique, Jésus étudia de très près, et avec une grande sympathie, les doctrines pharisiennes et que loin d'avoir été, dès l'abord, l'adversaire des Pharisiens, il commença par être leur ami. Il les entendait prêcher l'amour de Dieu et du prochain, blâmer les sacrifices sanglants, proclamer le devoir impérieux d'obéir à la Loi, pour être parfait dans ce monde et avoir pour récompense le Royaume des cieux. Comment ne les aurait-il pas approuvés, lui qui devait précisément donner cet enseignement dans les premiers temps de son ministère ?

Il ne faut pas oublier que les docteurs pharisiens avaient beaucoup gagné en spiritualisme, pendant le temps qui précéda immédiatement l'ère chrétienne. Hillel s'était proposé de défendre la loi morale contre la corruption des mœurs, de remplacer le culte du Temple par une adoration plus spirituelle, et de faire de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain le résumé de la Loi. C'est un Pharisien qui a déclaré qu'aimer son prochain comme soi-même est « plus que tous les holocaustes et tous les

sacrifices » (1). Si Jésus devra un jour blâmer les Pharisiens hypocrites, les autres Pharisiens les ont eux-mêmes blâmés. Si plusieurs, en effet, se faisaient d'une dévotion apparente un moyen d'influence sur le peuple, les Talmuds les condamnent; ils rejettent les Pharisiens « teints », comme ils les appellent, les hommes à double face qui affectent d'être de vrais Pharisiens, ce qu'ils ne sont pas.

On peut même affirmer que, non seulement Jésus fréquenta les Pharisiens avant son ministère, mais que, dans un sens, il fut un des leurs. En effet, le Pharisaïsme d'alors, c'était, nous l'avons montré, le vrai Judaïsme, le Judaïsme authentique et fidèle. Or, Jésus était juif, par sa naissance, par ses croyances, par ses convictions intimes, par tout ce qu'il avait reçu dans le milieu strictement orthodoxe où il avait grandi. Et que se proposait-il d'abord? Il se proposait, avec les meilleurs d'entre les Pharisiens, de spiritualiser le vieux Mosaïsme, de l'accomplir, en le faisant sortir de l'étroite ornière où les Saddu-

(1) Ev. de Marc 12 : 33.

céens l'étouffaient. Aussi, le voyons-nous adopter immédiatement, et prêcher toute sa vie, la croyance pharisienne fondamentale, savoir la résurrection des corps. Elle était un de leurs dogmes essentiels, et, en l'affirmant, les Docteurs du second Temple avaient fait une innovation considérable, dont il était fort difficile de trouver la justification dans la Loi écrite. Jésus fit comme eux; et il est si vrai que c'est des Pharisiens qu'il tenait cette doctrine, qu'il se servait des arguments des Pharisiens pour la justifier (1); il cite la Thorah, comme eux, et il répond aux Sadducéens, comme les Pharisiens pouvaient le faire.

Quelle est donc, en définitive, l'attitude prise par Jésus en face du Pharisaïsme? A-t-il accepté toutes leurs idées, toutes leurs doctrines? A-t-il été, dans sa jeunesse, un Pharisien, pour les abandonner plus tard? Certainement non. Nous avons montré, tout à l'heure, dans quel sens on peut dire que Jésus était Pharisien ; mais il n'a jamais appartenu à aucun parti, à aucune école ; il n'a jamais aliéné son indépendance et n'a

(1) Ev. de Matth. 22 : 23 et suiv.

accepté de mot d'ordre de personne. Il ne relevait que de son Père et de lui-même.

Ce n'est pas qu'il se soit isolé et n'ait rien voulu apprendre de ce que pouvaient lui enseigner ses contemporains. Tout ce que nous avons dit, jusqu'ici, tend à prouver le contraire. Si Jésus n'a appartenu à aucun parti, aucun parti ne lui a été étranger. Il les a tous connus, compris, étudiés. Disons mieux, il se les est tous assimilés, avec une pénétration d'une puissance et d'une profondeur qu'on ne saurait trop admirer ; et, à leur égard à tous, il a accompli et n'a point aboli.

Il devait, un jour, employer cette expression pour caractériser son attitude envers la Loi. On peut l'appliquer à son attitude envers tous les partis et toutes les doctrines de son temps. Ce mot est davantage encore : c'est un mot révélateur de ce qu'a été la méthode constante de Jésus. Et encore, ce terme de méthode n'est-il pas exact, car il suppose un procédé voulu et appliqué consciemment aux hommes et aux choses, tandis que c'était, chez Jésus, l'essence

même de ce que, à défaut d'un meilleur terme, nous oserons appeler son génie. En tout et partout, qu'il s'agisse de l'Ancien Testament, du Mosaïsme ou des prophéties ; qu'il s'agisse des partis religieux qui l'entouraient, du Pharisaïsme ou de l'Essénisme ; ou seulement d'un détail, comme l'adoption du nom de Fils de l'Homme, ou la règle à suivre dans l'observation du Sabbat ; qu'il s'agisse de ce qu'il faut entendre par le Royaume de Dieu, la venue du Messie, le Jugement, le siècle à venir, il accepte, il comprend, il pénètre, il s'assimile et, en même temps, il transforme, il renouvelle, il régénère, il crée de nouveau. Il fait le départ entre ce qui passe et ce qui reste, ce qui est caduc et ce qui est éternel ; il conserve la sève et laisse tomber l'écorce.

Jésus a donc gardé, vis-à-vis de tous les partis de son temps, une indépendance complète. Jamais, nulle part, nous ne le voyons s'enrôler sous une bannière quelconque, et il en a été certainement ainsi dans toute la longue partie de sa vie qui ne nous est pas connue. Scrupuleux observateur des croyances de son peuple

et de ses traditions religieuses, conservateur du passé, il le transforme et le spiritualise, en restant avant tout lui-même. Il n'est donc pas exact de dire qu'il subit les influences des partis religieux de son temps; car il ne subit rien, et il n'accepte jamais une doctrine toute faite. Il est souvent sympathique aux idées qui l'entourent, mais il ne se laisse pas séduire par elles. Sa sympathie l'aide à les comprendre, mais elle ne l'aveugle jamais. Toutes ces idées, il les juge, il les examine, soit pour les rejeter, soit pour les adopter. Ni conservateur, ni révolutionnaire, il fut cependant l'un et l'autre, et il accomplit la plus grande révolution de l'histoire en conservant le passé — mais en le faisant entièrement nouveau.

Tel est donc le trait unique qui constitue le caractère invariable de la ligne de conduite suivie par Jésus, à l'égard de toute idée, principe, croyance, institution qui se présente à lui et qu'il examine. Il en retient l'élément permanent et en rejette l'élément passager. Il ôte l'enveloppe et garde le contenu. D'un coup d'œil sûr et prompt, il distingue ce qui est éternel de ce qui

est transitoire, pour ne tenir aucun compte de ceci et proclamer la valeur absolue de cela. Encore une fois, qu'il s'agisse de la Loi, du Temple, des sacrifices, des prophètes, des Pharisiens, des Esséniens, toujours, partout, sans variation aucune, il a ainsi agi.

CHAPITRE VII

JÉSUS ET LES ESSÉNIENS

CHAPITRE VII

Jésus et les Esséniens

Après le Pharisaisme, l'Essénisme. Jésus ne pouvait pas ne pas interroger ces sectaires étranges, et, à bien des égards, il dut se sentir attiré vers eux. Il se demanda, sans doute, s'il n'y aurait pas là quelque chose... une voie indicatrice, une initiation à recevoir, en vue de son œuvre à venir. Il y avait, chez les Esséniens, à côté de bizarreries inacceptables et de véritables extravagances, une élévation, une grandeur morale, qui ne pouvait manquer de frapper Jésus.

On l'a représenté quittant Nazareth, pour aller se mettre au courant des pratiques esséniennes dans les couvents de l'oasis d'Engaddi. Nous nous garderons de ces descriptions, où il y a plus d'imagination que de réalité. Mais un fait demeure : Jésus a beaucoup connu les Esséniens, et beaucoup pratiqué l'Essénisme.

Transportons-nous au 1er siècle ; parcourons les bords du lac de Tibériade et les villages de Galilée. Voici que nous rencontrons des hommes en vêtements blancs, dont la vie est pure et qui sont très aimés du peuple. Ils passent pour avoir le don de prophétie et de miracles, et chacun attache une grande importance à leurs paroles et à leurs actions. Ils ont une autorité que les Scribes ne parviennent pas à avoir.

Ils s'abstiennent systématiquement de politique, et séparent avec soin ce qui appartient à César de ce qui appartient à Dieu. Ils aiment le recueillement et la prière et, en même temps, sont actifs et dévoués. Leur prédilection les porte vers les pauvres et vers les malades. D'une

très grande sobriété, ils ne mangent que d'un seul mets à chaque repas. D'ordinaire, ils vont de lieu en lieu, entourés de leurs disciples, et l'un des membres de la petite troupe de fidèles porte la bourse commune. Ils ne vivent, d'ailleurs, que des biens dont on les assiste ; et, peu préoccupés des détails matériels de la vie, ils ne prennent aucun souci du lendemain. Ils ne portent avec eux ni or, ni argent, ni bourses, ni provisions, ni vêtements de rechange. Ils comptent sur les frères, dans les maisons desquels ils entreront, pour trouver tout ce dont ils auront besoin, et c'est à la façon dont sera accueilli leur salut de paix, qu'ils verront si la maison où ils pénètrent est, oui ou non, habitée par des amis.

Beaucoup renoncent au mariage pour mieux se consacrer à leur œuvre ; mais le mariage ne leur est nullement interdit. Modèles de vertu, de probité, de désintéressement, ils blâment l'esclavage. Jamais ils ne prêtent de serment, et ils défendent à leurs disciples d'en prêter. Ils se bornent à dire oui, oui, ou non, non ; et leur parole est plus respectée que tous les serments

des autres. Enfin, ils célèbrent en commun des repas religieux qui ont un caractère sacré.

Beaucoup de ces Esséniens s'occupent à prêcher et à guérir. Ils baptisent aussi, et ils laissent leurs disciples baptiser. Un certain nombre font des miracles, et ils acquièrent par leurs guérisons surnaturelles une grande réputation. C'est à chasser les démons qu'ils s'appliquent plus particulièrement, et ils passent pour fort habiles dans la pratique des exorcismes.

Une de leurs croyances fondamentales est la prochaine apparition du Royaume de Dieu, et ils font de cette annonce le fond même de leur prédication. Ils l'appellent le Royaume des cieux *(Malchouth-ha-Schamajim)*. Il faut, disent-ils, se préparer à cet avènement, et le Judaïsme touche à une crise terrible après laquelle viendront les temps messianiques. Pour hâter la venue de ces temps bénis, il faut vendre ses biens et en donner l'argent aux pauvres. Eux-mêmes ils ont pratiqué ce précepte ; ils ont vendu leurs biens qui étaient des richesses injustes; et ils ont, sur les Pharisiens, cet avantage, que ce qu'ils disent ils le font, tandis que les

Pharisiens disent et ne font pas ; aussi, les Esséniens les accusent-ils d'hypocrisie.

Rappeler ces détails c'est montrer, de suite, ce qui identifiait le Christianisme naissant et l'Essénisme ; dire que Jésus n'a pas pratiqué l'Essénisme, surtout au début de son ministère, et lorsqu'il était en rapport avec Jean-Baptiste, dont la parole et le genre de vie offraient plusieurs points de ressemblance avec ceux des Esséniens, c'est nier l'évidence même.

Mais on se tromperait gravement si on croyait expliquer Jésus en disant : il était un Essénien, indépendant sans doute, mais convaincu ; car il n'a pas plus appartenu à ce parti qu'à aucun autre. Il a toujours dominé l'Essénisme d'une hauteur incomparable, et il l'a traité comme il a traité le Pharisaïsme, avec une liberté entière et un détachement complet. S'il a adopté certaines de leurs coutumes et même de leurs idées, ce qui est indéniable, il s'est nettement séparé d'eux sur ce qui faisait le fond même de leur tendance.

Les coutumes essénienes ont été les siennes et

il n'a pu ne pas aimer les vertus, la moralité, le désintéressement des Esséniens; mais ceux auxquels il ressemblait par ses pratiques extérieures, ceux qui allaient çà et là, prêchant le Royaume de Dieu et s'entourant de disciples, avaient des doctrines contre lesquelles Jésus a constamment protesté. Leur incessante préoccupation était d'éviter, par des purifications extérieures, les souillures interdites par Moïse, et de pratiquer, dans toute son austère rigueur, la pureté lévitique. De là, leurs bains, leurs ablutions, leurs baptêmes, que Jésus n'a pas rejetés immédiatement, peut-être, mais qu'il a répudiés de bonne heure.

C'est le quatrième Évangile qui nous l'apprend, dans un passage certainement historique et sur lequel nous reviendrons en parlant de Jean-Baptiste. Jésus a d'abord baptisé, dit-il (1), ensuite il y a renoncé pour lui-même, mais il a laissé ses disciples baptiser (2). Puis il est probable qu'il ne le leur a pas longtemps permis. Tout cela se passait au début, quand son minis-

(1) Ev. de Jean 3 : 22.
(2) Ev. de Jean 4 : 1 et 2.

tère et celui de Jean-Baptiste étaient encore tout mêlés l'un à l'autre. Mais des discussions sur le baptême sont survenues ; l'Evangéliste Jean nous en a conservé l'écho (1), et alors Jésus s'est complètement séparé de ces pratiques.

D'ailleurs, les vrais Esséniens, les Esséniens conséquents, ceux qui étaient convaincus de l'impossibilité de se soumettre à toutes les exigences de la Loi, ne restaient pas dans le monde ; ils se retiraient dans des monastères bâtis à l'Ouest de la mer Morte. Là, dans l'oasis d'Engaddi, ils vivaient de dattes, aliment pur, et se plongeaient dans l'eau plusieurs fois par jour. Pauvres rêveurs, adonnés à des spéculations mystiques et ésothériques, ils évitaient les souillures du corps, et croyaient par là éviter celles de l'âme. Jamais ils n'ont été condamnés plus sévèrement que par Jésus, s'écriant : « Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, c'est ce qui en sort (2). »

Jésus n'adopta décidément que leurs coutumes

(1) Ev. de Jean 3 : 25 et suiv.

(2) Ev. de Marc 7 : 14 et 15. Tout ce chapitre 7 est la condamnation de l'Essénisme.

extérieures, et, pour le reste, se sépara d'eux pour toujours.

Il a été à l'égard de l'Essénisme ce qu'il a été en tout et partout, l'abolissant pour l'accomplir. Il ne conservera, pendant son ministère, que des ressemblances superficielles avec les Esséniens. Ici encore, ici plus qu'ailleurs, il ne gardera que ce qui demeure, pour rejeter énergiquement ce qui est périssable et dépassé. Il ne gardera de l'Essénisme que la sève morale qui l'anime, et laissera tomber l'écorce grossière qui enveloppe leurs idées et les retient emprisonnées dans le légalisme le plus étroit et le plus suranné.

Et puis, d'autres pensées l'occupent. Les Esséniens prêchent le Royaume de Dieu et annoncent les temps messianiques ; mais de la personne même du Messie, ils ne parlent jamais; et, pour Jésus, c'est la préoccupation suprême. Le Messie! Il va paraître! Qui sera-t-il? . .

. . . . . .

Est-ce alors, dans une de ses heures de retraite solitaire sur le Djebel-ès-Sikh, que, pour la première fois, l'idéal sublime lui apparaît : Si j'étais le Messie! Si j'accomplissais, moi, l'œuvre

attendue ! Si j'étais l'Envoyé du Père !..... Oh ! renverser le trône de Satan ! vaincre le péché, la douleur et la mort ! préparer le Royaume de Dieu !..... N'est-ce pas un appel qu'il entend ?.... Est-ce l'appel divin ? Peut-être. L'heure marquée par le Père, serait-elle prête à sonner et à sonner pour lui ?.....

. . . . . .

Encore un peu de temps, et il fera la connaissance de l'homme extraordinaire sous l'influence duquel il prononcera le oui définitif. Jean-Baptiste aura l'insigne honneur, la gloire impérissable de révéler Jésus à lui-même, de l'aider à entendre Dieu, de lui arracher cette conviction : Je suis le Messie, et l'heure d'agir est venue. Elle sonnera, l'heure du Père, au moment inoubliable du baptême. Jean-Baptiste est sur les bords du Jourdain ; il remue le peuple ; il va remuer l'âme de Jésus.

CHAPITRE VIII

JÉSUS ET JEAN-BAPTISTE

CHAPITRE VIII

Jésus et Jean-Baptiste

La seule influence qui s'exerça sur Jésus d'une façon durable fut celle de Jean-Baptiste. Sans doute, lui aussi, fut un jour dépassé ; mais ici encore, ici surtout, Jésus, en se séparant de Jean, conserva ce que celui-ci lui avait donné de meilleur ; et, tout le reste de sa vie, il garda de Jean un souvenir plein de reconnaissance et d'admiration. Derrière Luther, il y a Staupitz ; et il est peu d'hommes ayant exercé une grande

action qui n'aient eu leurs précurseurs et leurs initiateurs.

Comme Jésus approchait de trente ans, il entendit parler de ce jeune et pieux ascète, plein de fougue, qu'on appelait Jean-Baptiste, et dont l'action religieuse et morale était devenue, en peu de temps, considérable. Il eut immédiatement l'intuition très nette qu'auprès de cet homme, il avait beaucoup à apprendre et, quittant Nazareth avec quelques disciples, qui étaient ses parents ou ses amis, il partit pour le voir et l'entendre.

Jean, ou plus exactement Johannan, était sur les bords du Jourdain et sur la limite du désert de Juda en arrivant de la Galilée, dans une vallée solitaire, couverte d'une végétation vivace, au milieu des tamarisques et des saules. Là, il prêchait, et sa parole était d'une éloquence âpre et agressive qui exerçait un ascendant étrange. On affluait pour l'entendre.

Jésus commence par se mêler à la foule, et il écoute, comme les autres. Il entend Jean prononcer de longs discours passionnés et violents dont le

thème principal était ce mot sans cesse répété: «Repentez-vous, le Royaume de Dieu approche» (1). Aucun prodige n'accompagnait ces paroles. Jean ne faisait point de miracles et ne prétendait pas en faire. Il n'est pas dit qu'on lui amenât des malades, et qu'il s'occupât de les guérir. Il ne s'occupait que de régénération morale. Il accomplissait, cependant, un acte religieux, un seul, le baptême. Tous ceux de ses auditeurs qui désiraient la régénération morale, et confessaient leurs péchés, étaient menés par lui au fleuve du Jourdain. Là, il les baptisait, c'est-à-dire, pratiquait une immersion totale de leur corps dans l'eau. C'était son seul rite.

Ce baptême n'était pas seulement un signe, destiné à faire impression sur la foule, mais encore une préparation et une consécration pour le Royaume de Dieu, qui était imminent. Il créait un lien entre tous les disciples de Jean. Il marquait le renoncement à la vie passée, l'entrée dans une vie nouvelle, et surtout l'ardeur

(1) Ev. de Matth. 3 : 2 et parall.

de l'espérance messianique. Jean était convaincu que l'heure de Jéhovah allait sonner.

Enfin, il était universaliste. Tout en restant Juif, il pressentait et prêchait une réaction contre l'étroitesse de certains Pharisiens. Il disait : « Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham » (1), ce qui revenait à dire qu'on pouvait être enfant d'Abraham sans descendre d'Abraham.

Voilà ce que Jésus vit et entendit. L'impression qu'il reçut fut très profonde. Ce qui dut le frapper d'abord c'est que Jean n'était pas un anachorète ordinaire. Car il n'était point préoccupé de sa sanctification personnelle, mais uniquement des péchés de son peuple. C'est ensuite, la conviction dont l'âme de Jean était remplie, qu'il avait une mission à accomplir, qu'il la tenait de Dieu seul et que lui seul pouvait l'accomplir. Jésus ne tarda pas à arriver à la certitude que la prédiction d'une seconde venue d'Elie, faite par les Scribes, avait reçu son accomplissement en la personne de Jean-Bap-

(1) Ev. de Luc 3 : 8.

tiste. « C'est lui, dit-il, qui est l'Elie qui devait venir » (1). Sur ce point important il n'hésita jamais et, jusqu'à la fin de sa vie, il fut persuadé que Jean avait été la personnification d'Elie. Cela est d'autant plus remarquable que Jean lui-même se refusa à être Elie et déclara qu'il ne l'était point (2). Nous ne savons si Jésus eut connaissance de cette dénégation de Jean-Baptiste. En tout cas, il garda son opinion.

Bientôt, il se sentit entièrement gagné; tout dans la personne et dans l'œuvre de cet homme extraordinaire, lui inspirait confiance. Du rang d'auditeur, il passa à celui d'ami. Il entra en relations avec Jean, et leurs rapports furent aussitôt très étroits et très affectueux. Jésus aimait cette substitution du rite privé aux cérémonies légales; il aimait cette prédication qui s'accordait si bien avec tout ce qu'il éprouvait lui-même. Jean exprimait avec une hardiesse, avec un courage sans égal ce que Jésus pensait depuis

(1) Ev. de Matth. 11 : 14 et parall.
(2) Ev. de Jean 1 : 21.

longtemps, quand il parlait contre les prêtres riches, contre les Pharisiens prévaricateurs, contre les Docteurs de la Loi formalistes, contre tout le monde officiel, endormi dans une fausse et trompeuse sécurité.

Ce que les Esséniens avaient de meilleur, il le retrouvait dans la parole de Jean; et il n'y retrouvait rien de ce qui, chez eux, lui avait déplu. Jean-Baptiste avait certainement connu et étudié l'Essénisme; il lui avait fait des emprunts, car il ne craignait pas de conseiller une sorte de communauté des biens (1); mais il n'avait jamais voulu être des leurs. Il était trop indépendant et trop original pour s'affilier à une secte et à un ordre établi. Il repoussait avec indignation le formalisme et le légalisme des Esséniens. Pour lui, le baptême ne s'administrait qu'une seule fois : « un seul baptême »; telle devait être aussi la doctrine chrétienne (2).

(1) Ev. de Luc 3 : 10 et 11.

(2) Ep. aux Ephésiens 4 : 5. Cependant, dans l'Epître aux Hébreux, il est parlé *des baptêmes* au pluriel (6 : 2), et l'auteur semble considérer comme aussi important,

Jésus aimait et admirait cet Essénien libre, se dégageant de l'Essénisme cloîtré, sortant de sa retraite parce qu'il était plein de compassion pour les âmes qui se perdaient, et jetant un cri magnifique d'alarme et d'espérance !

Jésus prenait aussi, en écoutant Jean-Baptiste, des leçons de prédication et d'action populaire ; il y apprenait à mûrir ses idées sur le Royaume de Dieu et sur la Bonne Nouvelle à venir. Tout lui était ici instructif et suggestif ; on comprend le grand ébranlement qu'il subit, l'admiration qu'il ressentit, et comment il fut amené à dire : « Il est l'Elie qui devait venir. »

Enfin Jésus fit le pas décisif ; il demanda et reçut le baptême pour lui-même. Il y fut poussé par divers motifs faciles à saisir. D'abord, il voulait montrer qu'il adhérait entièrement à l'œuvre de Jean. De plus, il voulait se mettre, lui aussi, au rang des petits et des humbles, qui

pour celui qui s'approche de Dieu, d'avoir le corps lavé d'une eau pure, que le cœur et la conscience purifiés de tout mal (10 : 22).

rompaient avec le passé, qui déclaraient que le temps était accompli, et qu'une ère nouvelle allait commencer. Enfin, Jésus était décidé à prêcher comme Jean, à quitter Nazareth, à parcourir le pays, en disant comme le Baptiste : « Repentez-vous, car le Royaume de Dieu approche. » Il fallait donc qu'il fût baptisé.

Cet acte qu'il va accomplir, cette humiliation qu'il va s'imposer, en se mettant en toute simplicité et amour des pécheurs au rang de ceux qui confessent leurs fautes, va recevoir de suite une magnifique récompense. Au moment précis où il sort de l'eau, sa dignité messianique lui est révélée. Le baptême, en effet, marque l'éveil de sa conscience de Messie. Ce qu'il pressentait déjà s'affirme alors ; la question qu'il se posait depuis quelque temps : Serait-ce moi ? reçoit sa réponse. La crise intérieure qu'il traversait, arrive à sa période aiguë et atteint son dénouement. Il entend la voix de Dieu qui lui dit clairement : « Tu es mon Fils bien-aimé. » Cette voix retentit dans son âme. Jésus entendit Dieu. Nous ne pouvons en douter un instant, car, à partir de cette heure sacrée, sa

conviction fut inébranlable. Elle fut une certitude du caractèrele plus absolu. Rien ne l'affaiblira désormais.

Il arrive à dire : Je suis le Messie, parce que, se sentant enfant du Père, il éprouve l'irrésistible besoin de réaliser cette filialité divine parmi les hommes. C'est le développement de sa conscience morale qui l'a amené à cette conviction définitive, à cette certitude qui porte pour lui la marque d'une absolue évidence.

Mais, quel Messie sera-t-il? Quelle œuvre accomplira-t-il? Il se pose cette question et va chercher à la résoudre. Toujours plus convaincu qu'en écoutant le Baptiste, et en accomplissant une œuvre semblable à la sienne, il est dans la bonne voie, il se met de suite à imiter Jean. Après avoir reçu le baptême, il le donne à son tour. Les quelques disciples, qu'il a amenés de Nazareth et qui ont aussi été baptisés, font de même, et les rives du Jourdain se couvrent de baptistes (1).

(1) Ev. de Jean 3 : 22-26; 4 : 1-2.

Bientôt une lumière nouvelle se fait dans l'âme de Jésus. Se demandant quel Messie il sera et ce que sera son œuvre, il comprend, sans pouvoir encore répondre à cette question, que la prédication de Jean ne lui suffit plus et que son œuvre doit être dépassée. Il s'aperçoit que Jean, tout grand qu'il est, reste l'homme du passé, et d'un passé auquel il ne saura pas renoncer. L'infériorité du Baptiste lui apparaît. Il faut qu'il le laisse derrière lui. Jean ne saura décidément pas aller jusqu'au bout. Il y a dans sa prédication, sur l'œuvre et le rôle du Messie à venir, des détails que Jésus ne peut accepter. Il ne sait pas et ne veut pas rompre avec l'idée traditionnelle sur le Messie. Il attend un Roi de Gloire; il parle toujours d'un Jugement, d'une vengeance et d'un règne de fer.

Or, l'idée d'être un Messie régnant par la force, inspire à Jésus une invincible répugnance. Il va chercher, il va interroger son Père, il va passer quarante jours au désert, et, s'il ne sait pas encore ce qui sortira de ce combat, il sait bien une chose, c'est qu'il n'en sortira pas le Messie que Jean persiste à prêcher.

Ne se sentant plus d'accord avec Jean, son premier soin est de ne plus baptiser lui-même. Cependant, il laisse encore ses disciples baptiser (1), petit trait qui peint bien les hésitations de son âme.

Mais ces hésitations, il faut qu'il y mette fin; il faut qu'il examine les idées de Jean sur le Messie, et qu'il se demande sérieusement quel Messie lui-même il doit être. Il a à livrer un combat et à remporter une victoire que le Baptiste n'a su ni livrer ni remporter.

C'est du combat douloureux et terrible qui a précédé cette victoire que nous avons maintenant à parler. Jésus, renonçant à baptiser, et sachant qu'il est le Messie, sent se poser à lui, avec une insistance croissante, la question des questions : Quel Messie serai-je ? Et alors il se retire au désert et la tentation commence. . . .

. . . . . .

Un jour viendra où Jésus prononcera sur Jean un jugement définitif : «En vérité, je vous

(1) Ev. de Jean 4 : 1 et 2.

« le dis, parmi ceux qui sont nés de femme, nul « ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste ; « mais le plus petit dans le Royaume des cieux « est plus grand que lui » (1). C'est-à-dire : Je l'admire toujours; je n'ôte rien à mon admiration première; je ne renie rien de nos longs rapports et de notre étroite intimité. Jean est Elie : il est mon précurseur. Entre les fils des hommes du passé, il n'en est pas né de plus grand que lui. Il est plus qu'un prophète. Mais il n'a pas voulu reconnaître en moi le Messie qu'il annonçait lui-même. Il est au-dessous du dernier de mes disciples. Il n'est pas du Royaume de Dieu, car il a trouvé en moi un sujet de scandale.

Jésus se sépara donc de Jean, mais il ne l'oublia jamais. La vision du désert, où il était allé contempler et entendre cet homme, ne s'effaça pas de sa mémoire. Peu de jours avant sa mort, il parlait encore du baptême de Jean aux Pharisiens et sa prédication avait fait sur lui une telle impression que, jusqu'à la fin de sa vie,

(1) Ev. de Matth. 11 : 11.

des lambeaux de phrases et quelques-unes des expressions favorites du Baptiste reparaissaient çà et là dans ses propres discours (1).

Il lui fut donc toujours reconnaissant ; mais s'il sentit la grandeur de Jean-Baptiste, il sentit aussi, très vivement, tout ce qui lui avait manqué. Jean-Baptiste appartenait tout entier à un passé qui devait disparaître. Il n'avait prêché qu'une réforme morale, basée sur l'antique théocratie d'Israël, et il était resté encore trop attaché au rite. Jésus, lui, a dégagé de la prédication et de l'œuvre du Baptiste, l'élément éternel, et, lorsqu'il lui a appliqué sa méthode ordinaire, il s'est aperçu que Jean cousait des morceaux neufs à de vieux habits, et mettait le vin nouveau dans de vieilles outres usées, et prêtes à éclater (2).

(1) Ev. de Matthieu 12 : 34. — 23 : 33, etc.

(2) Quelques personnes trouveront, peut-être, qu'il y avait autre chose encore à dire de Jean-Baptiste ; elles me citeront, par exemple, cette parole de lui rapportée dans le quatrième Evangile : « Voici, dit-il en montrant Jésus, l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Je réponds d'avance à ces personnes, que mon intention n'était pas d'écrire une monographie complète du Pré-

Jean-Baptiste, de son côté, garda ses disciples, et ceux-ci restèrent indépendants du Christianisme (1).

curseur, et que je n'avais pas à dire ce que Jean-Baptiste a pu penser de Jésus, à tel ou tel moment de sa vie. J'avais seulement à chercher ce que Jésus a pensé de Jean-Baptiste.

(1) Ev. de Matth. 9 : 14; de Marc 2 : 18; de Luc 5 : 33, 11 : 1; de Jean 3 : 25; de Matthieu 14 : 12; Actes des ap. 18 : 24 et suiv., 19 : 2 et suiv.

CHAPITRE IX

L'Idéal Messianique

DE

JÉSUS A TRENTE ANS

CHAPITRE IX

L'Idéal Messianique de Jésus

A TRENTE ANS

Aussitôt après la révélation du baptême, la tentation commence. Il est le Messie ! Or, d'autres se sont crus le Messie, et ils se trompaient !... La grande « Espérance d'Israël » a jeté dans le délire beaucoup de ses contemporains. Serait-il un de ceux-là ? Se ferait-il, à son tour, la prodigieuse illusion ? Et, s'il n'est pas fou, ne le deviendra-t-il pas ?

Parmi ses compatriotes, les cerveaux s'échauffent, les imaginations s'enflamment, et le grand mot de Messie a égaré plus d'un esprit mal affermi. Quelques-uns ont osé se l'approprier ; ils ont été conduits à la démence. Et lui, il recueille à son tour le redoutable héritage ! Il va soutenir un tel rôle ! tentation suprême et suprême danger !..... Il évitera le danger, et triomphera de la tentation. Pour cela il devra livrer le grand combat. Ce sera une bataille intérieure dont il sortira vainqueur. Les récits des Evangiles (1) nous en ont conservé l'écho sublime et magnifique.

La tentation n'a pas été, d'ailleurs, un fait isolé et momentané. Elle s'est étendue sur la période de la vie de Jésus qui a immédiatement suivi le baptême. Les Evangiles lui assignent une durée de quarante jours ; ce chiffre est symbolique comme le récit tout entier. Pendant quarante jours, et, sans doute, plus longtemps encore, Jésus s'est demandé quel Messie il serait. Le

(1) Ev. de Matth. 4 : 1 et suiv. ; Ev. de Luc 4 : 1 et suiv.

récit imagé des Evangiles nous décrit admirablement la crise que traversa son âme et les combats qu'il soutint.

Il y avait longtemps qu'il avait commencé de prendre, vis-à-vis de « l'Espérance d'Israël », une attitude pleine de réserve. Avant le baptême, pendant les années de solitude passées à Nazareth, s'était présentée cette pensée : Si j'étais le Messie ! Elle l'avait poursuivi ; il avait cherché à l'éviter, et il avait attendu, avec une prudence qu'on ne saurait trop admirer ; attendu parce qu'il s'était défié. Maintenant, il sait qu'il est le Messie ; il ne peut donc plus écarter la lutte. La voilà ! Elle sera terrible ; elle sera un combat gigantesque dont il sortira vainqueur. Sa conscience en sera le théâtre.

Il triomphera de telle sorte que la tentation ne se représentera plus jamais.

De quoi triomphera-t-il? Des idées fausses, des notions erronées de ses contemporains, de tout ce qu'il avait cru et attendu avec son peuple tout entier.

Ici, il faut préciser et dire quelle était cette

« Idée Messianique » que les apocalypses juives lui avaient enseignée comme étant la vérité même; quelle était cette folle espérance, ce rêve éblouissant dont la vision hantait son peuple depuis tant d'années. Nous chercherons ensuite ce qu'il en a fait pendant les jours de lutte au désert, et nous verrons que, fidèle à sa méthode constante, il en a rejeté une partie, et en a conservé une autre. Ici encore, il n'a rien aboli, il a tout accompli.

Qu'a-t-il donc cru jusque-là, comme tous ses compatriotes, et que se passe-t-il dans son âme, à ce moment précis où il vient d'apprendre qu'il est le Messie ?

Il a cru que les Juifs sont un peuple privilégié, et dont le privilège consiste à avoir Dieu lui-même pour Roi (1). Tous les jours il récite ces paroles du *Schemoné Esré :* « Sois Roi sur nous, toi seul, Seigneur ! (2) » Comme tous les hommes pieux de son temps, il a certainement dit souvent que le seul Roi d'Israël, c'est Dieu (3). Le

(1) Ps. de Salomon 17 : 1, 51.
(2) 11e Bénédiction.
(3) Voir Josèphe, Ant. Jud. 18, 1, 6, et D. B. J. 2, 8, 1.

peuple juif est donc le Royaume de Dieu ; mais il est tombé au pouvoir des païens, des « pécheurs », des « méchants », et le Royaume de Dieu n'est pas ce qu'il devrait être. Quand les Romains seront chassés, le vrai Royaume de Dieu sera établi.

C'est un idéal à venir. Dieu, le Roi, a, pour un temps, abandonné ses droits aux « Gentils », mais le temps est proche où cet état de choses cessera. Daniel l'affirme dans ses prophéties ; aussi, son livre est-il plus médité qu'aucun autre, et nous avons déjà dit que, pendant de longues années, il a certainement été l'objet constant des études de Jésus. Le Royaume futur sera universel (1), dit Daniel, et Jésus croit à ce qu'enseigne ce livre. Daniel dit encore que les Royaumes païens disparaîtront, et que la souveraineté sera exercée par les Juifs pieux et croyants qui auront à leur tête un mystérieux personnage, descendu du ciel sur les nuées, qui sera le chef de l'Israël nouveau, dominateur du monde. Tous les peuples de la terre seront

(1) Daniel 7 : 14.

assujettis aux Juifs (1). Cet idéal de Daniel avait si bien pénétré les esprits des Juifs du premier siècle, que tous les Apocryphes et les Pseudépigraphes lus par Jésus (2), selon toute probabilité, nous l'avons aussi montré, en parlent clairement (3).

L'avènement de ce Royaume inaugurera le siècle à venir, et se manifestera par un Jugement qui précédera son établissement. Jean-Baptiste vient de le prêcher avec l'ardeur et la conviction d'un Voyant. Il ne s'est pas trompé. Or, il a dit : D'abord, le Jugement, et ce Jugement est imminent (4) ; il sera marqué par la défaite des

(1) Daniel 7 : 13-28.

(2) *Lus par Jésus*, du moins ceux qui ont été composés avant lui ; mais la date de quelques-uns reste indéterminée et ceux-là peuvent être postérieurs au Christ. En tout cas, et c'est l'essentiel, ils expriment des idées populaires au temps de Jésus.

(3) I Macch. 2 : 57; 4 : 46; 14 : 41. II Macch. 7 : 9; 13 : 4. Judith 9 : 12. Eccli. 5 : 26; 47 : 13. Baruch 4 : 23; 5 : 2-4, 25 : 29. Sapience 3 : 8; 5 : 16. Le plus ancien fragment du livre d'Enoch 90 : 29-42; 91 : 12, 17. Similitudes 39 : 1-8 ; 5-51.

(4) Ev. de Matth. 3 : 10-12, de Luc 3 : 7-9 (voir aussi Ev. de Luc 19 : 11).

païens et la suprématie des Juifs. Non seulement Jésus croit que Jean-Baptiste ne s'est pas trompé, mais il est persuadé qu'il est l'Elie qui devait venir et que, lui-même, Jésus, est le Messie. Il pense donc que l'histoire de son peuple et du monde en est juste à ce moment où les douleurs de l'enfantement de l'époque messianique vont commencer, puisqu'Elie est déjà là, et que le Messie est déjà né. Il doit naître, en effet, avant le Jugement messianique, et non après (1).

Maintenant, que va-t-il se produire ? Un dernier assaut des païens contre le Messie; mais ils ne l'emporteront pas : c'est impossible. Ils seront, au contraire, presque tous anéantis par un Jugement terrible; les païens survivants se convertiront, et les Juifs dispersés se réuniront.

C'est ainsi que tous les actes du grand drame étaient fixés dans un ordre rigoureux.

Lorsque toutes les scènes, dont nous venons de parler, seront accomplies, alors, et alors seu-

(1) Oracl. Sybill. 3 : 652-656. Ps. de Sal. 17 : 24, 26, 27, 31, 38, 39, 41, etc.

lement, le Royaume de Dieu sera fondé. Il le sera en Palestine, et, de là, s'étendra sur le monde entier. La terre sera entièrement soumise aux enfants d'Israël. Une ère de félicité suprême commencera ; le sol sera d'une fertilité surprenante; les hommes seront riches et heureux; ils vivront mille ans; les femmes enfanteront sans douleur; les moissonneurs ne souffriront plus de la fatigue; il ne se commettra aucune injustice chez le peuple élu. Tous les hommes seront saints,et leur vie sera un culte perpétuel. Ce sera la Palingénésie, c'est-à-dire le Renouvellement de toutes choses.

Sur l'époque exacte où la Palingénésie commencerait, tous n'étaient pas d'accord. Les uns la faisaient coïncider, comme nous venons de le dire, avec le Royaume messianique; les autres ne la plaçaient que plus tard, dans ce qu'ils appelaient *Aolam-Aba*, le siècle à venir. Des traces de cette divergence se remarquent dans le Nouveau Testament; tantôt il est dit : le Royaume sera fondé dans le présent siècle, dans le monde actuel (1), tantôt il est placé dans le

(1) Ev. de Luc 19 : 11 ; 24 : 21.

siècle à venir (1). En tout cas, un des caractères de la Palingénésie sera la Résurrection des morts, accompagnée d'un Jugement final, universel, dont le résultat sera, pour les uns, la condamnation et des tourments dans la Géhenne, pour les autres, la vie éternelle et des récompenses dans le Royaume de Dieu.

Jésus a reçu cet enseignement; il est appelé maintenant à le juger. Il doit faire la part du vrai et celle du faux; et il doit prendre, lui, le Messie, une attitude définitive à l'égard de ces croyances messianiques, acceptées par tous comme vérités indiscutables.

Il annoncera, lui aussi, le Royaume de Dieu et il l'appellera le Royaume des cieux (*Malekat Achamajim*). En cela, il ne fera qu'imiter ses contemporains, pour lesquels les deux expressions étaient absolument synonymes, et qui n'employaient la seconde que pour éviter de prononcer le nom sacré de Jéhovah ou même ceux d'Elohim et d'Adonaï (2). Jésus fera de même. Il

(1) Ev. de Matth. 24: 3; de Marc 13: 4.

(2) Nous disons de même en français : Le Ciel m'en

considérera aussi le Royaume comme à venir. Il va dire : « le Royaume des cieux approche ». Dans le sermon sur la montagne, dont il faut dater les préceptes de la première partie de son ministère, toutes les récompenses promises à ceux qui sont dignes du Royaume leur sont réservées dans l'avenir : Vous *serez* rassasiés ; vous *rirez* ; ils *verront* Dieu (1), etc., etc. Il apprendra à ses disciples à dire : Que ton Règne vienne (2) ! Le Règne de Dieu n'est donc pas encore venu.

Nous n'avons pas à rechercher ici, si plus tard, au milieu de son ministère, Jésus n'annoncera pas le Royaume comme présent (3). Au moment où nous sommes, à l'heure de la tentation, il est

préserve, fasse le Ciel que... pour : Dieu m'en préserve ; fasse Dieu que... et le mot cieux dans l'expression Royaume des cieux n'a jamais signifié le séjour des bienheureux après cette vie. Ajoutons que cette expression : Royaume des cieux était très heureusement choisie puisque « le Père est dans les cieux » et que son Royaume à venir en devra descendre pour être établi sur la terre par le Messie.

(1) Ev. de Matth. 5 : 4 et suiv., de Luc 6 : 21 et suiv.

(2) Ev. de Matth. 6 : 10 ; de Luc 11 : 2.

(3) Ev. de Matth. 12 : 28 ; de Luc 11 : 20. Nous montrons dans notre second volume que, même lorsque Jésus prononçait ces paroles, il considérait toujours le Royaume comme à venir.

de toute évidence que, pour Jésus, le Royaume est encore à venir.

Ce Royaume à venir, rien n'indique qu'il ne le rattache pas à une seconde venue de lui, venue glorieuse, par laquelle il établira le Royaume des cieux sur la terre.

Jusqu'ici Jésus ne rejette rien, du moins en apparence, de ce qu'enseignent ses contemporains. Quelle a donc été la tentation ? Quelle est la victoire remportée par lui dans ce combat terrible où il a triomphé ?

Les Evangiles distinguent expressément trois combats et trois victoires.

Dans le premier, Satan conseille à Jésus de faire du pain avec des pierres, c'est-à-dire de vivre pour lui-même et de se faire servir, de chercher sa propre gloire. La tentation est formidable parce qu'elle concorde avec ce que doit être le Messie juif ; il doit être un Maître et un Roi, asseoir son trône dans le sang, s'il le faut, et, en tout cas, monter sur un véritable trône. Jésus repousse une telle pensée. Il déclare qu'il ne se fera pas servir, mais qu'au contraire

il servira. Il a eu là une notion claire de la vraie grandeur, et, le premier, il l'a donnée au monde. Cette vérité, si élémentaire aujourd'hui, que l'homme vraiment grand n'est pas celui qui se fait servir, mais celui qui rend des services, Jésus l'a affirmée le premier dans ses paroles et dans sa vie. « Quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur » (1). En triomphant de cette tentation, Jésus conquiert une place qu'il gardera toujours, et qu'attestent une foule de ses préceptes. Il oppose à l'idéal de son peuple un autre idéal, celui du renoncement et du sacrifice ; celui de l'obéissance au Père, quelle que soit sa volonté.

Mais voici la seconde tentation. Satan lui dit : « Jette-toi du haut du Temple », c'est-à-dire, éblouis le monde, fascine-le par ton génie ; impose-toi à lui par la force ; car le Messie juif doit dominer et s'imposer. Or, Jésus a lu et relu des Apocalypses pleines d'allégories transparentes et d'images suffisamment claires, d'où il résulte que le Libérateur attendu devra, en effet, em-

(1) Ev. de Matth. 20 : 26 et suiv. et parall.

ployer la contrainte, la violence même, et mettre ses ennemis sous ses pieds. Ah ! cette tentation-là le séduit beaucoup : éblouir par des prodiges, s'imposer par l'évidence sensible ou par l'évidence intellectuelle, être le maître incontesté des petits, pour lesquels il se sent plein d'une si infinie compassion, et les servir ainsi !... Il la repousse ; il n'aura d'autre arme que la parole ; d'autre prestige que la persuasion, et d'autre talisman que l'amour. Il ne veut régner que sur les cœurs. Le Règne de Dieu sera préparé par une œuvre spirituelle et purement morale. Il sera virtuellement présent, partout où il y aura repentir et régénération de l'âme. Point d'apparition subite et éclatante, survenant sans préparation, mais l'action lente et bénie de la parole du Messie qui préparera les cœurs à la venue du Royaume. Ce ne sont pas des réformes extérieures qui sauveront le monde : il faut d'abord que les cœurs soient changés. Les réformes extérieures viendront d'elles-mêmes ensuite, et en seront la conséquence naturelle. Le Messie ne fera pas de transformation magique.

Jésus, ici, se met pour la seconde fois en oppo-

sition absolue avec les idées de son temps et, loin de se laisser entraîner par les croyances messianiques de son peuple, il réagit contre elles. Ce sont les doux, les débonnaires qui hériteront la terre ; et, au temps où il prêchera avec le plus de force sa Royauté et sa dignité messianique, il ne fera aucune allusion, pas une seule, aux allégories dont les Apocalypses de son peuple sont remplies (1). Il ne se servira même pas de ce langage allégorique; sa parole sera toujours simple, humble, populaire.

Ce n'est pas tout; il a une troisième victoire à remporter. Satan lui montre, dans une vision éblouissante, tous les royaumes du monde et leur gloire ; car c'est une puissance politique que son peuple attend. Et alors Jésus se demande s'il ne doit pas en être ainsi de son Royaume ; lui aussi, il aime son peuple, et désire ardemment qu'il soit délivré des Romains. Mêlera-t-il donc la politique et la religion ? Jamais. Il les séparera. Il répudie absolument toute prétention politique ; il ne veut pas d'une Royauté terrestre; y songer est une inspiration de Satan.

(1) Sauf les allusions évidentes aux allégories de Daniel. Ev. de Marc, ch. 13 et parall.

Il n'accepte qu'une seule Royauté, la Royauté divine de l'amour qui ira jusqu'où son Père le jugera bon. Sera-ce jusqu'au martyre? Il n'en sait rien. Est-ce qu'au bout du chemin de la vie, il devine une croix dressée? Pas encore. Mais si telle est la volonté du Père, il est prêt, et quand, un jour, il apercevra le bois maudit, il se dira plus que jamais le Messie. A l'heure présente, il ne sait rien encore; au contraire, il espère fermement délivrer son peuple autrement.

Jésus va donc se donner pour le Messie promis par les prophètes. Ceux-ci ont annoncé qu'un Envoyé divin viendra établir le règne de Jehovah à Jérusalem et sur la terre. Il est cet Envoyé divin, il est le Fils du Père qui est aux cieux, et il réalisera son Royaume en demandant la foi en lui. Si les Juifs le rejettent, s'ils le font périr, il portera jusque sur la croix sa confiance inébranlable en son Père et en son œuvre. Devant la mort même, il restera convaincu qu'il reviendra un jour sur les nuées pour juger les vivants et les morts. Son œuvre sera le couron-

nement sublime du prophétisme; il réalisera les espérances nationales, il sera le héros des Apocalypses juives dont la lecture a nourri sa jeunesse.

Chez lui donc, il n'y a aucun entraînement, aucune exaltation ; c'est après une longue délibération, mûrement réfléchie, qu'il accepte d'accomplir l'œuvre messianique, car il l'a transformée.

La tentation est achevée, et il décide d'entreprendre la conversion de son peuple. Mais s'il est prêt à la mort même, pour l'entreprendre, il ne sait pas qu'une telle mission l'exigera un jour. Il n'est que le Messie spirituel et moral, il n'est pas encore le Messie souffrant et crucifié. Il servira ; il préparera le Royaume en prêchant la conversion des cœurs, et il n'accomplira qu'une œuvre religieuse ; sur ces trois points il a remporté la victoire. Il sort de ce triple combat, sans blessure, et son triomphe le met en possession d'une grandeur nouvelle et d'une force sublime que plus rien n'abattra. La notion messianique juive disparaît, engloutie dans sa triple victoire.

Cependant, qu'on ne se méprenne pas sur la vraie pensée de Jésus. Si la préparation du Royaume est purement spirituelle, et s'il sépare la politique de la religion, ce n'est pas que Jésus n'ait une sympathie profonde pour les espérances nationales de son peuple. Il nourrit l'espoir que ce peuple comprendra que le Royaume sera uniquement religieux et qu'il pourra être, en même temps, le Royaume national prédit par les prophètes et que tous attendent. Il espère préparer, au sein de sa nation, par les moyens pacifiques, par la persuasion et l'amour, la venue d'un Royaume dont le chef, c'est-à-dire lui-même, sera acclamé par les Pharisiens. Il ignore, sans doute, comment les Romains pourront être écartés sans que l'on emploie la force. Il compte peut-être, comme tous ses contemporains, sur une intervention miraculeuse du Père céleste; mais il est évident que s'il choisira douze apôtres, c'est parce qu'il songe au relèvement national des douze tribus, et, par suite, à l'établissement du Royaume sur la terre et, dans ce sens, d'un Royaume visible. Il dira à Pierre: «..... dans ce siècle-ci..... (1) » Il lui promettra donc une

(1) Ev. de Matth. 26 : 39 et parall.

récompense éclatante et publique, dans le temps présent aussi bien que dans le siècle à venir.

J'irai plus loin et je dirai que cette espérance ne l'a pas abandonné, même quand sa mort a été certaine. Il n'a pas combattu la demande des fils de Zébédée (1) et n'a pas nié qu'un jour il ne dût siéger dans la gloire, avec ses apôtres assis à ses côtés. Son martyre précédera sans doute cette glorification ; mais il y aura des places à sa droite et à sa gauche, et le Père les donnera. Lorsqu'en Gethsémané, il dira : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi (2), » cette prière n'a aucun sens, si elle ne signifie pas qu'il espère contre toute espérance que son Royaume s'établira sans la croix ; à bien plus forte raison l'a-t-il espéré aux jours de la tentation, se disant alors : Mon peuple peut me reconnaître et m'acclamer. Et cela, il se le dira jusqu'à la fin, croyant toujours à un revirement possible.

Jésus a donc toujours pensé qu'il pouvait être

(1) Ev. de Luc 18 : 30 ; de Matth. 19 : 27-29.
(2) Ev. de Matth. 20 : 20 et suiv. et parall.

reconnu comme Messie national et Libérateur religieux. Jusqu'au dernier jour, il s'efforcera de gagner les Juifs, et aura l'indestructible espoir que son peuple échappera à la catastrophe de l'an soixante-dix en se soumettant à lui.

Aussi, va-t-il se donner tout entier à cette œuvre, où il déploiera une infatigable activité. Il ne dira pas encore : « le Fils de l'homme est venu pour donner sa vie », car il croit qu'il est venu pour préparer l'avènement du Royaume par son activité sainte et miséricordieuse. Mais il dira : « Le temps est accompli » (1) ; le Royaume est imminent ; il est même déjà virtuellement présent dans la personne de son chef.

Dès le début, il a, lui, la première place dans le Royaume futur, car il est « Celui qui devait venir » ; mais il ne se prêchera pas encore lui-même ; il ne prêchera que « l'Evangile du Royaume », c'est-à-dire la Bonne Nouvelle qui le prépare, et ne rompra nullement avec les Pharisiens. La rupture avec eux, c'est-à-dire avec le Judaïsme (car les Pharisiens, rappelons-le, c'est

(1) Ev. de Marc 1 : 15.

tout le Judaïsme véritable), ne viendra que beaucoup plus tard. Pour le moment, il épanouit le Judaïsme, il l'accomplit en restant dans le grand courant des meilleures idées pharisiennes, c'est-à-dire, en prêchant une large spiritualisation du Royaume de Dieu, comme le montrent les Béatitudes du sermon sur la montagne (1), sa prédication à Nazareth où il cite Esaïe, en se l'appliquant (2), la parabole du Semeur (3), sa réponse aux envoyés de Jean-Baptiste (4), en un mot, toute la première partie de son ministère.

Mais s'il ne prêche pas encore sa personne, il n'en est pas moins convaincu, depuis son baptême, qu'il apporte en cette personne la réalisation de « l'Espérance d'Israël ».

Puisqu'il est le Messie, il reviendra un jour pour juger le monde, et, pendant toute sa vie publique, il affirmera ce Jugement à venir avec la même force, la même conviction inébranla-

(1) Ev. de Matth. 5 : 3 et suiv.
(2) Ev. de Luc 4 : 16 et suiv.
(3) Ev. de Matth. 13 : 4 et suiv.
(4) Ev. de Matth. 11 : 2 et suiv.

ble. Il terminera les enseignements du sermon sur la montagne, dans la première partie de son ministère, en déclarant qu'au dernier jour il dira à ceux qui n'auront pas fait la volonté de son Père : «Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus » (1) ; et, dans une de ses dernières paraboles, alors qu'il va mourir, que sa croix et son ignominie se dressent devant lui, il déclarera, avec la même certitude, qu'il présidera un jour les assises solennelles où sera jugée l'humanité entière (2). Revenu sur les nuées du ciel, dans sa gloire, il siégera sur un trône, et mettra les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Rien ne saurait amoindrir la force immense de ce témoignage que Jésus se rend à lui-même.

Toute sa vie, il affirmera son autorité messianique. Sa confiance en lui, la conviction avec laquelle il parlera de lui et s'imposera, ne faibliront point. Bien au contraire, il ne sera jamais plus affirmatif qu'à l'heure où la croix se présentera à lui, c'est-à-dire à l'heure où la

(1) Ev. de Matth. 7 : 23.
(2) Ev. de Matth. 25 : 31 et suiv.

dernière des défaites lui apparaîtra comme inévitable.

Plus tard, les hommes expliqueront; les conciles apporteront des éléments nouveaux à la doctrine de Jésus sur lui-même. C'est aux théologiens à chercher si ces éléments nouveaux que l'Eglise apportera ne sont qu'une déduction logique, inévitable, nécessaire de ce que Jésus a dit de sa personne, ou s'ils en sont, au contraire, une déplorable déviation. On parlera de Trinité, de trois Dieux qui sont chacun Dieu, et qui ne font cependant qu'un Dieu. Ce défi jeté au bon sens s'accentuera encore. On enseignera qu'une substance peut se transformer en une autre, sans perdre les propriétés qui la révèlent à nos sens. Et enfin, on créera le Panthéon chrétien et les cultes secondaires où les saints, les anges, les vierges, les martyrs prendront, dans la dévotion populaire, la place de Dieu lui-même et celle de son Fils.

CHAPITRE X

L'ORIGINALITÉ DE JÉSUS

CHAPITRE X

L'Originalité de Jésus

Nous avons essayé de montrer en Jésus un homme de son temps, un Juif, grandissant au milieu des croyances religieuses de ses contemporains, les connaissant, se les assimilant ou les rejetant; toujours indépendant d'elles, et cependant devant compter avec elles. Mais aucune des grandes personnalités de l'histoire ne s'explique entièrement de cette manière-là, et celle de Jésus moins que toute autre. S'il n'a pas

échappé à la loi commune, qui veut que tout homme soit déterminé par sa race, son milieu et le siècle où il est né, il n'a pas échappé, non plus, à cette autre loi mystérieuse et cachée d'après laquelle il y a, dans toute grande individualité, une force intime et profonde qui reste en dehors de toute appréciation. Si un Shakespeare, un Luther, un Napoléon ont eu leur originalité, et ne sauraient s'expliquer entièrement par leur race, leur milieu et leur temps, Jésus le peut moins encore.

En quoi consistait l'originalité de Jésus? Quelle était son essence même? A cette question, nous croyons que l'historien impartial doit répondre sans hésiter : la conscience très nette et très pleine d'une union avec Dieu que rien n'avait jamais troublée dans le passé, et que rien ne troublait dans le présent. L'Ancien Testament l'instruisait sur Dieu; la nature le lui montrait; et, dans l'Ancien Testament comme dans la nature, il le voyait. Mais cette vision extérieure n'était rien, comparée à la vision intérieure et permanente qui illuminait son âme. Entre Dieu et lui, il y a un échange constant et

mystérieux; Dieu est son Père; il est son Fils; et cette communion est vivante, et n'est jamais troublée. Les théologiens parleront plus tard de deux natures. Laissons les théologiens. La réalité de l'histoire nous tient un langage plus beau que le leur, et, si nous restons sur le terrain des faits, nous voyons en Jésus la Révélation suprême de Dieu sur la terre. Les vœux de l'humanité antique sont accomplis; son pèlerinage religieux est achevé; elle a essayé de tous les cultes du paganisme, et maintenant est apparu celui en qui elle peut se reposer. Au delà de la conscience religieuse de Jésus, il n'y a rien, et l'homme ne peut rien concevoir.

Il y a eu, sans doute, des exaltés, des mystiques, des illuminés qui ont, eux aussi, possédé Dieu, vécu en lui, se sont anéantis en lui; mais leur personnalité disparaissait; tandis que, chez Jésus, la conscience de Dieu ne se sépare pas de la conscience de lui-même. Plus il sent Dieu avec lui et en lui, plus aussi s'accuse sa personnalité, et se fortifie l'assurance que c'est lui qui est l'homme tel qu'il doit être, l'homme vrai, le Fils de Dieu. Plus il possède Dieu, plus il se

possède lui-même, et c'est parce que la conscience qu'il a de sa valeur personnelle ne se sépare pas de la conscience de Dieu, qu'il dira : « Venez à moi », « Croyez en moi ». C'est ainsi qu'il en est arrivé à la foi en sa mission divine, et à la conviction qu'il était au monde pour sauver le monde. Sa foi en sa vocation messianique et sa foi en sa sainteté parfaite, ne sont autre chose que la conscience de son union avec Dieu ou la foi en sa Divinité.

Essayons de préciser. Si Jésus a eu ces convictions, il n'y a que deux suppositions possibles, celles que nous indiquions dans notre Introduction. D'après la première, il s'est fait une étrange et prodigieuse illusion, quand il s'est cru en rapport constant avec Dieu; illusion, quand il a eu foi en lui-même; illusion, quand il s'est laissé acclamer comme Messie et qu'il est mort victime de ce fol égarement. C'est ainsi, disions-nous, que Renan a compris Jésus. Son charme exquis, après avoir séduit les foules, l'a séduit lui-même; et, enivré par son succès, il a fini par la démence.

L'autre alternative nous semble seule possible; et cela, au nom des faits et de l'observation impartiale, car nous ne voulons faire ici qu'une constatation historique. Nous croyons que c'est le développement intime de sa conscience morale qui a amené Jésus à se déclarer le Sauveur du monde. Sa vocation ne lui est pas venue du dehors; ce ne sont pas les événements qui ont fait de Jésus le Fils de Dieu, car ces événements ne s'expliquent que par la conscience qu'il avait d'être le Fils de Dieu.

Nous avons écrit tout à l'heure les mots : sainteté parfaite de Jésus. On ne peut constater directement cette sainteté parfaite, parce que les documents manquent, et que la vie de Jésus est trop peu connue. Mais on peut constater qu'il a toujours eu une conscience intègre, et que jamais on ne le voit se repentir. Il est donc permis d'affirmer qu'il n'y a rien eu de coupable dans sa vie, car on peut légitimement le conclure de ce double fait. Voilà pourquoi nous définissons sa sainteté, l'union parfaite avec Dieu, le sentiment constant et inaltérable de l'entière approbation de Celui qu'il appelle le Père, en un mot,

une conscience d'une intégrité sans nuage. La paix de son âme n'est jamais troublée ; il ne regrette rien ; il n'a honte de rien ; il n'est coupable de rien.

Mais il a connu nos tentations ; il a lutté contre elles ; il a dû les vaincre, et ses victoires n'ont pas été remportées sans souffrances. Jésus a eu du péché un sentiment très vif et très profond. Le récit de la tentation au désert nous le montre luttant contre le mal, tel qu'il se présente à nous. Il a été hanté du rêve d'un succès facile ; il a su ce qu'était l'enivrement de l'orgueil ; il a deviné les entraînements de la chair. Mais jamais il n'a cédé, fût-ce un instant ; ses efforts ont toujours été victorieux, et, dans son constant combat, il n'a jamais faibli. Aussi, ne remarquons-nous chez lui aucun sentiment d'impuissance morale. Et cependant, ce sont les meilleurs, parmi les enfants des hommes, qui se sentent toujours les plus faibles ; ce sont les plus avancés dans la bonne voie qui croient toujours n'y avoir fait que les premiers pas ; ceux qui sont le plus près d'atteindre le but, qui doutent de l'atteindre jamais. Telle a été l'expérience des saint

Paul, des Pascal, des saint Cyran, des Adolphe Monod. L'idéal leur apparaît toujours plus haut et plus loin; leur volonté est sans force et leur combat sans succès.

En Jésus rien de semblable; il est sûr de lui-même, sûr de son Dieu, sûr de sa sainteté. Son âme ne porte point de cicatrice, car jamais elle n'a reçu de blessure, jamais elle n'a subi de défaite morale. Fait étrange et qui se dégage avec une incontestable vérité historique, il ne sait pas ce que c'est que de se sentir pardonné et relevé. Jamais il n'a tremblé, humilié par le souvenir intime et accablant d'une chute morale. Jamais il n'y a de distance entre sa volonté et son devoir, et les plaintes des grands saints n'ont jamais déchiré son âme. Le bien qu'il veut, il le fait; la loi qu'il se donne, il l'accomplit; l'idéal qui se présente à lui, il le réalise; et cependant, son idéal de sainteté, de justice et d'amour, son idéal de perfection morale est le plus élevé qui fût jamais.

Peut-on définir le caractère de Jésus? Nous ne saurions arriver à cette définition en montrant

que toutes les qualités du caractère se trouvent chez lui réunies. L'aurions-nous montré, nous n'aurions fait que rendre plus impossible la définition de ce caractère lui-même. Car s'il a eu les qualités les plus opposées, et, par suite, tous les caractères, alors il n'en a eu aucun ; ce qui est impossible. Un personnage sans caractère ne serait qu'une abstraction sans intérêt et sans vie. Rien n'est ennuyeux comme l'histoire des personnages prétendus parfaits des ouvrages d'imagination. Or Jésus est le personnage le plus intéressant, le plus captivant de l'histoire. C'est toujours à lui qu'on en revient ; c'est toujours l'énigme de sa personne et de sa vie que l'on se pose. Il a donc eu un caractère, une individualité, aux contours des plus nets, des plus accusés.

Eh bien, il nous semble que si une définition complète du caractère de Jésus est impossible, il y a cependant deux traits qui dominent les autres.

Le premier est celui-ci : Les facultés de son âme sont toujours en éveil. Sa raison est toujours ferme et éclairée ; son cœur, toujours

ouvert à toutes les sympathies ; sa volonté, toujours d'une héroïque énergie. Jamais le monde extérieur n'est fermé pour lui ; il a sans cesse le regard ouvert sur tout ce qui l'entoure, et il se donne sans réserve à chaque instant. Tel est le premier trait qui nous frappe dans le caractère de Jésus.

Le second, c'est le recueillement. Il aime la retraite et la solitude, parce que là il trouve le Père qui est « dans le secret, » et nous avons dit que, le premier, il met en pratique son précepte : « Quand tu pries, ferme ta porte » (1). Par suite, on ne voit chez lui ni l'enthousiasme irréfléchi qui devance l'heure du devoir, ni la lâcheté qui laisse passer le moment de l'accomplir. Il est toujours prêt ; mais il attend les heures décisives, ce qu'il appelle : « le moment marqué par le Père ». Il y a donc chez lui une harmonie intérieure, une cohérence profonde, et, en même temps, un dramatique progrès.

Pendant son ministère, il ne sera jamais guidé par le fatalisme extérieur. Tout sera chez lui le

(1) Ev. de Matth. 6 : 6

produit d'une libre décision. Rien ne la brisera; rien ne la fera fléchir. Sa vie sera le plus grand drame de l'histoire, et, en même temps, le plus parfait de tous, un drame moral dont le seul facteur, facteur intime et toujours actif, sera son héroïque volonté.

Tels nous semblent avoir été les deux traits dominants du caractère de Jésus. Ils se sont complétés l'un l'autre, et ont constitué sa personnalité. Nous les avions déjà constatés en définissant sa sainteté. Jésus nous montre, d'une part, l'homme tel qu'il doit être, dont la stature morale est complète, l'homme qui est un vrai Fils de Dieu; d'autre part, l'union avec Dieu intime et jamais troublée, l'harmonie complète entre le Père et le Fils.

Nous nous sommes efforcé, dans les pages qui précèdent, de séparer la figure de Jésus des notions théologiques et dogmatiques formulées plus tard par l'Eglise. La tâche était difficile, impossible peut-être; en tout cas, nous ne pouvons la poursuivre plus loin. Jésus a déclaré, pendant son ministère, qu'il était l'objet de la reli-

gion chrétienne ; qu'à lui devaient se rapporter la foi, l'amour et le culte des croyants. Plus tard, l'Eglise dira : Jésus a dit qu'il fallait croire en lui, parce qu'il est ceci ou cela. Nous laissons de côté ces *parce que*, et, fidèle à la méthode que nous nous sommes imposée, nous nous bornons à constater les faits, les faits historiques, qui, seuls, sont hors de toute contestation. Or, s'il est un fait certain, c'est que Jésus a déclaré qu'il réconciliait la terre avec le ciel, qu'il relevait le pécheur, qu'il consolait l'affligé, qu'il donnait la vie éternelle. Là est son originalité, et elle est indéniable ; là aussi sa puissance. Qu'on nous montre, si l'on veut, que toute la morale chrétienne est déjà dans la morale hellénique ; il n'en est pas moins certain que la philosophie grecque est restée stérile, et que le christianisme a transformé le monde.

Sans doute, Jésus-Christ est né à son jour et à son heure. Nous avons dit que Luther, né cent ans plus tôt, n'aurait pas été Luther, et tel précurseur de la Réforme, mort obscur, eût peut-être été aussi grand que lui, s'il était né en même temps que lui. N'importe, car la person-

nalité de Jésus domine de bien haut tout ce qu'il a pu devoir à son temps et à son milieu. Nous en avons bien des preuves. En voici une entre mille et c'est encore une preuve de fait : A l'apparition de Jésus, se rattache étroitement la notion du péché. Le Christ a mis la guerre dans l'intérieur de l'homme, en y éveillant un sentiment purement moral, le sentiment du péché ; et, pour l'éveiller, il ne s'appuie pas sur la dualité de l'esprit et de la matière. Le trait le plus caractéristique de la doctrine chrétienne, la cause la plus profonde de son action dans le monde, vient de sa notion de la sainteté. La soif de pureté et de perfection a paru sur la terre avec Jésus. Sans doute, il ne l'a pas créée. La notion de la sainteté est une notion hébraïque ; et cependant, ce n'est qu'à partir de Jésus-Christ que l'homme a livré la lutte intérieure, est descendu en lui-même, et a découvert, dans son âme, des trésors cachés et des sources inconnues ; fait immense, inexplicable par la seule prédication de la sainteté, sur les lèvres du Christ, et qui ne s'explique que par la perfection morale de la personne même de Jésus. Si

des hommes comme saint Paul, saint Augustin, Luther, Pascal n'ont pas pris leur parti des souillures et des bassesses du monde, s'ils ont été affamés d'idéal, altérés de sainteté, s'ils se sont frappé la poitrine, et ont imploré avec larmes le pardon de Dieu, c'est parce que Jésus leur a montré quelle est la perfection que Dieu exige. Si Jésus, enfin, a opéré, dans l'histoire de l'humanité, la plus formidable des crises, c'est parce qu'il a été parfaitement saint. Cette conscience juive est devenue la conscience même de l'humanité. Toutes ses promesses, toutes ses espérances, toutes ses aspirations, sont réalisées en Jésus. Il est l'homme normal ; l'homme tel qu'il doit être. Il n'y a eu aucune défaillance dans sa vie, et l'on n'en découvrira jamais. La tradition du péché est vaincue, et c'est lui qui l'a vaincue.

CONCLUSION

Conclusion

Jésus est prêt et va commencer son ministère. Il a environ trente ans (1) ; il quitte définitivement Nazareth, et décide de s'établir à Capernaüm, grand village des bords du lac de Tibériade. Il demeurera dans une maison qui deviendra sienne. De là, il parcourra la Galilée, et réunira autour de lui de nombreux disciples. Sa première prédication sera la pure et simple répétition du mot de Jean-Baptiste : « Repentez-vous, car le Royaume de Dieu approche ».

(1) Ev. de Luc 3 : 23.

Cherchons à nous le représenter tel qu'il était alors. Son costume se compose de deux pièces : la tunique et le manteau ; sa tunique est en lin, ajustée au corps, descend jusqu'aux pieds et a des manches ; son manteau est blanc à raies brunes ou bleu foncé (1) ; il est large et flottant, quand il marche, mais il lui arrive de le serrer à la taille avec une ceinture. Ses pieds sont chaussés de sandales de cuir, attachées avec des courroies, et faites de peau de chameau ou de peau de hyène. Il a un bâton à la main et, sur la tête, un turban qui ne le quitte jamais. Il ne l'enlève que pendant la nuit, et le remet chaque matin ; il le garde dans les maisons, dans les synagogues; il prie la tête couverte. Retenu sous le menton par un cordon, il descend de côté sur les épaules et sur la tunique.

Sur l'aspect extérieur de Jésus, sur sa figure, nous n'avons aucune donnée. On aimerait que le type traditionnel fût historique, et on a peine à se représenter Jésus sous une autre forme.

(1) C'étaient les couleurs ordinaires, mais il est possible que Jésus ait adopté le vêtement blanc des Esséniens.

Cependant ce type traditionnel est de pure convention. Les écrits de ceux qui ont connu Jésus, les écrits des apôtres ne nous entretiennent jamais de son aspect extérieur. Les plus anciens Pères qui en parlent, Justin Martyr, Tertullien, Origène, affirment tous qu'il était petit de taille et laid de visage. Hâtons-nous de dire que cette assertion ne repose sur rien d'historique, mais est une conclusion tirée *a priori* de la description faite par Esaïe du serviteur de Jéhovah (1) : « Il n'y a rien à le voir qui le fasse désirer..... » « Il n'a ni beauté, ni éclat... etc., etc. ». Ces passages, disait-on, sont prophétiques ; ils doivent donc nous dire exactement comment était Jésus.

Les hérétiques gnostiques du second siècle, dont le témoignage est aussi ancien que celui des Pères que nous venons de nommer, dessinaient la figure de Jésus, et prétendaient, dans ces dessins, reproduire un portrait fait par Pilate lui-même. Pilate aurait été tellement frappé de la figure de Jésus, lors de son jugement, que, tout en

(1) Esaïe, ch. 52 et 53.

procédant à son interrogatoire, il aurait de suite crayonné ses traits. Cette assertion toute fantaisiste est rapportée par Irénée et par Hippolyte, un de ces dessins, représentant le prétendu croquis de Pilate, aurait été placé par Alexandre Sévère dans son oratoire, et mis à côté des images d'Abraham et d'Apollon

Eusèbe, au IVe siècle, dit qu'en Palestine il a vu plusieurs portraits de Jésus-Christ et même sa statue ; mais nous ne savons sous quelle forme il était alors figuré. Cependant, à cette époque, on commence à représenter Jésus comme ayant été le type accompli de la beauté physique. Cette assertion ne repose pas non plus sur des données historiques ; mais, elle aussi, a pour origine un passage de l'Ancien Testament. D'après ce passage que l'on appliquait à Jésus-Christ, il aurait été « le plus beau des fils de l'homme » (1).

En même temps, nous voyons paraître des légendes. Luc aurait été peintre, et aurait fait un portrait de Jésus. Le roi Abgar d'Edesse

(1) Psaume 45 : 3.

aurait possédé ce portrait que lui avait envoyé Jésus lui-même. Le voile de sainte Véronique aurait aussi conservé l'empreinte de la figure du Christ. Enfin, un écrivain ecclésiastique, Jean Damascène, au VIII^e siècle, s'essaie à décrire Jésus-Christ, mais sans autre guide que son imagination.

Au XII^e siècle, on fabrique une prétendue lettre de Lentulus au sénat romain, décrivant l'aspect extérieur du Christ, et, au XIV^e siècle, Nicéphore Calliste fait aussi une description de Jésus. On fabrique enfin une lettre que Pilate aurait écrite à Hérode en lui envoyant Jésus-Christ.

Le type du Christ est désormais fixé : un jeune homme aux cheveux abondants et bouclés, portant la barbe entière, semblable à un jeune dieu plein de grâce et de force. Quelques traits de ce portrait, relativement récent et inventé de toutes pièces, peuvent être authentiques. Les Juifs portaient la barbe entière, et les cheveux longs; il est donc exact de dire qu'il en a été ainsi de Jésus; mais nous n'en savons pas davantage, et ce simple fait que Judas fut obligé de le baiser

pour le désigner, montre que, lorsqu'il était avec les douze apôtres, rien ne le distinguait de l'un quelconque d'entre eux, ni sa taille, ni ses vêtements, ni son visage. La perfection morale de son âme paraissait, certainement, dans l'expression habituelle de ses traits, et brillait dans son regard, mais nous ne saurions tirer de cette remarque une conclusion tant soit peu précise sur l'aspect du visage de Jésus, puisque ceux qui ne le connaissaient pas pouvaient le prendre pour un des douze, et non pour le Maître lui-même.

Revenons, en terminant, à quelques-unes des questions que nous posions dans notre Introduction. Et d'abord, qu'on ne nous parle plus du charme de Jésus. Expliquer l'énigme que pose sa vie en disant : Il était un charmeur, est notoirement insuffisant. Qu'il émanât de sa personne un charme très grand, il n'en faut point douter, — à condition que l'on donne à ce mot un sens très élevé — mais, alors même, il nous paraît bien mal choisi. Personne, sans doute, ne songe à

appeler charmants des préceptes qui parlent de sacrifice, de dévouement et d'obéissance, et à trouver charmant le spectacle de Jésus mettant le premier ses préceptes en pratique, et donnant l'exemple de la soumission et du renoncement. Il vaut donc mieux écarter ce mot, et, quand il s'agit du Christ, ne l'employer jamais.

Nous nous sommes demandé aussi : Comment Jésus en est-il arrivé à se dire et à se croire le Messie ? Dans les pages qui précèdent, nous avons cherché à résoudre en partie ce problème; et, en particulier, à montrer qu'il n'y a pas eu trace de folie chez Jésus. Ce qui frappe en lui, au contraire, plus on l'étudie de près, c'est sa possession de lui-même, sa clairvoyance, son absence complète d'illusion. S'il a compris que la théologie juive faisait fausse route, que la doctrine d'un Messie cherchant sa propre gloire, étonnant le monde par ses prodiges, et gouvernant toutes les nations de la terre, était fausse, c'est qu'il n'a subi, à aucun degré, l'influence des croyances de son peuple, et que, loin d'être entraîné par les idées de son temps, il a lutté contre elles et les a vaincues.

Il se trouve donc que Jésus a conçu, seul, au milieu d'un monde hostile, l'idée d'un salut universel accompli par une œuvre purement spirituelle. Et il s'est dit d'avance que s'il était salué par des cris de haine, s'il n'était pas compris, s'il succombait dans la lutte, il n'en serait pas moins convaincu jusqu'au bout d'avoir choisi la bonne voie, et qu'il mourrait avec l'approbation de sa conscience et l'approbation de son Dieu.

Et maintenant, poursuivons notre tâche, et que Dieu nous donne le temps et la force de la mener jusqu'au bout. Nous avons à parler de Jésus pendant son ministère. Nous raconterons ensuite, dans un dernier volume, son procès, son supplice, sa résurrection. Désormais, nous n'aurons plus à conjecturer; les sources existent. Nous leur avons déjà fait quelques emprunts. Quelle en est la valeur? La réponse à cette question fera l'objet de notre première étude dans le livre suivant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
PRÉFACE		I
INTRODUCTION		V
Chapitre	I. — L'enfance de Jésus	15
—	II. — Premières croyances	33
—	III. — Jésus à douze ans	55
—	IV. — Premières impressions et premières expériences	75
—	V. — Etudes et lectures	95
—	VI. — Jésus et les Pharisiens	115
—	VII. — Jésus et les Esséniens	131
—	VIII. — Jésus et Jean-Baptiste	143
—	IX. — L'idéal messianique de Jésus à trente ans	159
—	X. — L'originalité de Jésus	183
CONCLUSION		199

ALENÇON. — IMPRIMERIE VEUVE FÉLIX GUY ET Cie

DATE DUE

AUG 31 '78

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

BS2423.2 .S79
Jesus-Christ avant son ministere.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00060 5347